

LE COMPÈRE LEROUX.

OUVRAGES DE XAVIER DE MONTÉPIN.

Le Compère Leroux . . . . 5 vol.
La Comtesse Marie . . . . 7 vol.
Le Masque rouge . . . . 5 vol.
Les deux Bretons . . . . 6 vol.
Le Château de Pirlac . . . . 4 vol.
L'officier de fortune . . . . 7 vol.
La Perle du Palais-Royal . . . . 3 vol.
La Syrène . . . . 2 vol.
Jeanne de La Tremblaye . . . . [illegible] vol.
Souvenirs intimes d'un garde du corps,
deux séries . . . . 10 vol.
L'idiot . . . . 5 vol.
Les Viveurs de Paris (quatre parties) . . . . . 13 vol.
Les Valets de cœur . . . . 3 vol.
Sœur Suzanne . . . . 4 vol.
Un Gentilhomme de grand chemin . . . . . 5 vol.
Mignonne . . . . 3 vol.
Les Chevaliers du Lansquenet . . . . 10 vol.
Confessions d'un Bohême . . . . 5 vol.
Le Vicomte Raphaël . . . . 5 vol.
Les Oiseaux de nuits . . . . 5 vol.
Geneviève Gaillot . . . . 2 vol.
Brelan de Dames . . . . 4 vol.
Le Loup noir . . . . 2 vol.

Imprimerie de E. Dépée, à Sceaux.

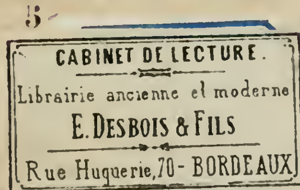
LE

COMPÈRE LEROUX

PAR

XAVIER DE MONTÉPIN.

5



PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE, 37.

CHAPITRE PREMIER.

LE COMPÈRE LEROUX.

I

Aveu.

Un bruit de pas se fit entendre.

Cécile se releva vivement, passa son mouchoir sur son visage et après s'être regardée dans la glace :

— On ne voit pas que j'ai pleuré? demanda-t-elle.

— Vos yeux sont encore un peu rouges, répondit la Borghetta.

— Peu importe; je dirai que j'ai mal à la tête. Vous me promettez le secret, n'est-ce pas madame?

— Ne craignez rien, ma chère enfant, vous savez que je suis toute dévouée à vos intérêts Je ne dirai rien qui puisse vous faire de la peine.

Cécile se jeta de nouveau au cou de l'actrice en balbutiant :

— Merci, madame. Seule je consommerai mieux mon sacrifice; je ne veux pas que mon père le partage avec moi. Un quart de mon chagrin le tuerait.

Le général entra dans la chambre de sa fille.

Après les politesses d'usage, il annonça officiellement à la baronne le mariage de Cécile.

Vous assisterez à cette fête, madame, dit-il ensuite ; vous voudrez bien dans cette occasion déroger pour une fois à vos résolutions de solitude.

La baronne fit un signe de tête qui ne voulait absolument rien dire.

— Cette pauvre Cécile, répondit-elle, voudrait bien ajourner encore ce mariage.

— Oh ! madame, je crois que vous vous trompez. — J'ai eu avec elle une conversation décisive à cet égard. Elle accepte. N'est-ce pas, ma fille?

— Oui, mon père ; mais j'ai lieu de croire que M. de Champcarré désire de son côté un ajournement.

— Bah !

— Cécile a raison, général. M. de Champcarré est en ce moment débordé par certaines affaires auxquelles il veut mettre ordre, par délicatesse, avant de se marier.

— Il ne m'en a jamais parlé.

— Il est des choses que l'on confie à une amie et que l'on n'ose avouer à un futur beau-père.

— Il s'agit d'une question d'argent?

— Précisément.

— Sacrebleu ! M. de San Colombano m'a dit qu'il avait la passion du jeu.

La Borghetta ne put s'empêcher de prendre le parti de Champcarré.

— C'est une calomnie. Il est vrai que M. de Champcarré a joué... mais une seule fois... et d'après les instances du vicomte qui n'est autre chose...

— Oh ! madame !... fit Cécile.

— Pourquoi ne le dirais-je pas à votre père,

mademoiselle? San Colombano n'est autre chose qu'un chevalier d'industrie!

— Ah! bon Dieu! fit le général. Et moi qui l'ai reçu chez moi! Moi qui lui ai pris trente actions des soufrières de l'Hymalaya et qui ai accepté la place d'administrateur de sa compagnie. Dites-vous vrai, madame?

— Oui, malheureusement trop vrai... général!

— Tonnerre!... quinze mille francs de *fichus*. Car ces soufrières sont probablement de la filouterie...

— Très-certainement.

— Rouillard ! Rouillard !...

L'ex-caporal apparut.

— Voilà, mon général ! dit-il.

— Donne-moi deux fleurets démouchetés et viens avec moi !

Rouillard tourna les talons.

Cécile se traîna aux genoux de son père en murmurant :

— Qu'allez-vous faire, mon Dieu?

— Parbleu! je vais châtier vertement ce drôle, ce fripon! Je me moque encore de la somme qu'il me vole; mais c'est mon nom que ce coquin a livré aux turlupinades des journaux et du public! Sacrebleu! tonnerre!... il ne sera pas dit que le général de Vadans aura laissé la moindre offense impunie!...

Cécile se redressa. Une suprême résolution brillait dans ses yeux.

— Vous n'irez pas, mon père! On ne se bat point avec des gens pareils. On les livre à la justice et voilà tout.

La Borghetta sentait combien cette scène était douloureuse pour la jeune fille; mais elle avait pensé qu'il valait mieux précipiter les crises que de les laisser se produire à divers intervalles, et devenir par là plus terribles. Aussi ne crut-elle pas devoir s'interposer.

Le général était furieux. Il n'écoutait point ce que lui disait sa fille.

— Je veux le tuer!... répéta-t-il. Le brigand!... abuser ainsi de l'hospitalité que je lui ai donnée!... Ah! gredin!...

— Voulez-vous m'entendre, mon père? reprit la jeune fille.

— Non! Je ne veux en faire qu'à ma tête! tonnerre! Il me semble qu'à mon âge je suis bien libre de mes actions.

Cécile s'élança vers la porte.

Vous m'entendrez, reprit-elle avec une fermeté qui produisit sur le général un effet électrique. Vous m'entendrez, ou vous me tuerez avant de sortir d'ici.

M. de Vadans fit deux pas en arrière et regarda fixement sa fille.

Les yeux de Cécile brillaient d'un fauve

éclat. Ses lèvres étaient plissées et tremblantes.

— Sacrebleu ! tonnerre ! dit le général qui ne trouvait plus de force que pour articuler ses deux jurons favoris.

— Etes-vous disposé à m'entendre, maintenant? balbutia la jeune fille.

— Oui ! voyons... Qu'est-ce que tu veux me dire? Parle... tonnerre !... Je ne sais pas ce qui me serre le cou !... Allons !

— Eh bien ! mon père, je vais vous expli-

quer mon opposition constante au mariage que vous projetez... Je n'aime pas mon cousin; et j'aime. . ou plutôt j'aimais le vicomte!...

La foudre tombant à ses pieds n'eut pas plus atterré le vieux soldat; il chancela, il s'affaissa dans un fauteuil et ne put que balbutier ce mot :

— Malheureuse!

Deux grosses larmes roulèrent dans ses yeux. — Après quelques minutes de prostration silencieuse :

— Malheureuse!... répéta-t-il. Comment cela est-il arrivé?

— Est-ce qu'on peut expliquer ces choses-là? Je l'ai aimé et voilà tout. Aujourd'hui mon cœur est brisé! Les révélations que l'on m'a faites ont broyé mon âme. Je ne sais si je survivrai au coup qui me frappe. Dans tous les cas, il ne faut plus songer à d'autres amours pour moi, et mon mariage est rompu...

Le général se leva sans mot dire. Il fit deux ou trois fois le tour de la chambre, puis il s'arrêta vis-à-vis de Cécile.

— J'espère, lui dit-il, que tu n'as pas souillé le nom que tu portes?

— Non, mon père! Oh! je vous le jure!...

— Alors, tout est bien. Demain, je donne ma démission de membre du sénat, et nous retournerons en Franche-Comté.

Puis, levant les bras au ciel il s'écria :

— J'ai été trop heureux dans ma vie, mon Dieu! Tu me gardais le malheur pour la

fin de ma carrière. C'est justice. Les vieillards sont forts. Puis, je ne souffrirai pas longtemps! Ce matin j'avais soixante ans à peine; maintenant je suis centenaire! Il n'y a plus d'huile dans la lampe! Le vieil arbre est cassé! mon nom n'existe plus.

Rouillard rentra avec ses deux fleurets.

— Écoute, lui dit le général, nous avons longtemps vécu ensemble, mon ami, eh bien! je n'ai jamais souffert ce que je souffre en ce moment! Va me chercher le *Mémorial de Sainte-Hélène* et tu me liras la mort de Napoléon!...

La Borghetta fut épouvantée de cette douleur bizarre, presque calme, et qui ne s'était manifestée par aucun éclat.

— Voilà une famille sur laquelle plane la mort, pensa-t-elle.

Cette fois, elle s'interposa.

— Général, dit-elle au vieillard, je ne suis qu'une femme, mais j'ai plus souffert que vous, qui êtes fort. Orpheline, je n'ai pas sû garder sans tache mon nom, ce nom sacré que vous avez connu. — Le malheur qui vous

frappe est pur Il faut vous roidir contre ses coups. Tout le monde saluera votre vieillesse. Laissez le deuil inconsolable à ceux qui pleurent sur leur honneur évanoui. Me comprenez-vous, général ?

— Oui, madame ; vous êtes bonne, et quel qu'ait été votre passé, je vous estime ; mais j'ai un tempérament fait ainsi. Tenez, mon père est mort à soixante ans. Il n'avait jamais été malade de sa vie. Au premier choc, il est tombé ! Je suis comme lui ; je mourrai tout d'une pièce.

— Si vous mouriez, général, Cécile mour-

rait aussi ; songez qu'elle n'a plus que vous au monde !

La Borghetta se leva pour prendre congé de ses hôtes affligés.

– Oh ! madame, murmura Cécile à voix basse, restez encore avec moi. Si je me trouvais seule avec mon père, je mourrais.

– J'emmènerai votre père, fit l'actrice sur le même ton.

Et s'adressant au général, qui restait ense-

veli dans son fauteuil, la tête cachée entre ses mains, elle lui dit :

— Voulez-vous que je vous donne un conseil?

Le général releva la tête :

— Oui, madame, certainement

— Eh bien! montez en voiture avec moi ; le grand air vous fera du bien. Puis je vous

parlerai d'une idée qui m'est venue à l'esprit relativement à ce... chevalier d'industrie.

M. de Vadans était incapable d'une résolution. — Mille projets confus roulaient dans son esprit.

Il se leva donc machinalement.

— J'irai où vous voudrez, madame, dit-il... Je suis comme un aveugle. Conduisez-moi où bon vous semblera.

— Avant de partir, est-ce que vous n'embrassez pas votre fille ?

Le général hésitait.

Cécile se jeta à son cou :

— Embrasse-moi, mon père, lui dit-elle en songlottant. Je suis plus malheureuse que toi...

C'était la première fois que Cécile tutoyait son père.

Emu par cet accent, le général sentit sa colère se fondre en pleurs. Il prit sa fille entre

ses bras, et l'embrassa avec une ardeur toute juvénile.

— Je te pardonne volontiers, mon enfant, dit-il. Tu n'es pas coupable... — On ne peut mettre un verrou à son cœur. Mais va, c'est fini. Nous vivrons pour nous seuls... avec Rouillard, là-bas en Franche-Comté... Tiens, tu es si jeune, si plus tard ce souvenir maudit s'éloigne de ton cœur... c'est bien... nous pourrons encore avoir quelques beaux jours...

Rouillard, muni de son *Mémorial,* était de retour. Il assistait à cette scène touchante, mais sans y rien comprendre; néanmoins,

comme le général pleurait, il crut devoir pleurer aussi, — *comme une vache*, suivant l'expression trivialement pittoresque de Rabelais.

Mais quand il vit le général sortir avec la baronne, il ne put retenir les marques de son étonnement.

— Allons, murmura-t-il entre ses dents, tout le monde devient fou z'ici !... on me demande des fleurets... *nisko!* on me demande un livre... *macache!*... Je vais remettre le livre auprès des fleurets.

M. de Vadans et madame d'Elvino montèrent dans la voiture de Champcarré.

— Où me conduisez-vous? demanda-t-il négligemment.

— C'est à l'honneur de votre nom que vous tenez le plus, général?

— Certainement.

— Eh bien! il faut aller faire d'abord à la préfecture de police votre déclaration.

— C'est juste. Je dirai au préfet que je n'ai jamais eu rien de commun avec ces fripons, qui espéraient s'abriter sous mon honorabi-

lité, et qui me réservaient le sort du malheureux Cubières. Scélérats! Oh! si je puis trouver ce vicomte, ce muscadin... Je n'ai rien dit à Cécile; mais je lui casserai bien sûrement ma canne sur le dos.

La Borghetta ne crut pas devoir combattre cette résolution, qui paraissait fortement ancrée dans l'esprit du vieux soldat. Elle se contenta de lui faire observer que la justice flétrissait bien plus un coupable que les étrivières, et que le vicomte aurait probablement maille à partir avec dame Thémis.

— Du reste, ajouta-t-elle, Champcarré a des griefs plus graves que les vôtres contre le vi-

comte, et c'est à lui qu'il appartient de le corriger le premier, dans le cas où la justice trouverait convenable de l'épargner.

Le général ne répondit point.

— Ensuite, dit-il, j'écrirai une lettre aux journalistes. Ces folliculaires se feraient un malin plaisir de jeter mon nom aux chiens de la satire. Puis, je quitterai Paris. Oh! l'abominable ville!...

Ils arrivèrent devant l'hôtel de la préfecture.

Le prefet venait de rentrer.

— En vérité, dit-il, lorsque M. de Vadans lui eut expliqué le motif de sa visite, vous ne pouviez mieux tomber. Je sors de chez Lehmann.

— Qu'est-ce que ce Lehmann ?

— C'est le prête-nom du fameux Triel. C'est lui qui a émis les actions des soufrières.

— Et vous n'avez pas fait arrêter ce gredin ?

— Il est gardé à vue. Mais j'ai eu toutes les peines du monde à trouver une cause légale à cette sorte d'arrestation ; ses registres sont en très-bon ordre, et, si je ne savais le contraire, tout porterait à croire que ses vols sont l'œuvre d'un certain Triel, qui n'était d'ailleurs que son fondé de pouvoirs, son homme d'affaires.

— Pourrai-je être remboursé?

— La liquidation s'élève en faveur de Lehmann à une somme de plusieurs millions, réalisables tout de suite. Ce juif avait près de deux cent mille francs de rente 4 1/2 sur l'Etat.

— Tout est séquestré?

— Oui, pour le moment. Quand on aura fait les restitutions légitimes, on poursuivra Lehmann. — On a trouvé pour près de quinze cent mille francs de billets souscrits à une échéance fort rapprochée. M. de Champcarré lui seul en est pour trois cent soixante mille francs.

— Et tout cela est le produit de manœuvres infâmes! c'est la ruine d'une foule de fils de famille, dont les mères pleurent en province. Ah! monsieur le préfet, vous ne trouvez pas dans tout cela motif à arrestation?

— Légalement, non. Cependant, les preuves s'accumulent, et j'espère être bientôt en mesure de réclamer du parquet un mandat d'amener contre cet individu.

— Personne autre que Lehmann n'est impliqué dans cet affaire?

— Je soupçonne le vicomte Raphaël de San Colombano d'avoir agi de complicité avec Lehmann; mais les preuves manquent encore plus à son égard.

— C'est lui, le misérable, qui s'est emparé

de mon nom pour patroner l'entreprise de ce juif.

— C'est sans doute lui aussi qui vous a fait prendre vos actions?

— Oui, monsieur le préfet. Et ce qu'il y a de plus affreux là-dedans, c'est que mon domestique en a pris quatre. Est-ce assez vil? Je ne lui en ai pas parlé, car, si ces actions étaient perdues, je lui rembourserais moi-même ses deux mille francs.

— Je prends acte de ce que vous m'apprenez,

général ; cela constitue en effet un acte de complicité.

Le préfet écrivit la déclaration de M. de Vadans et lui passant la plume :

— Veuillez signer, lui dit-il.

— Des deux mains si vous voulez, fit le général.

Et il apposa au bas de son nom un énorme paraphe.

Puis il prit congé du préfet et alla rejoindre la Borghetta qui l'attendait dans la voiture.

— Allons chez Lehmann, dit-il.

— Rue Joquelet, fit l'actrice en se penchant à la portière et en s'adressant au cocher.

Quelques minutes après ils arrivaient à leur destination.

La silencieuse maison du juif avait pris un air d'animation singulière. — Des hommes affairés couraient dans les escaliers avec d'é–

normes portefeuilles sous le bras. Il semblait que la maison Lehmann fût devenue une succursale de la Bourse.

Lorsque le général entra dans la cour, il fut obligé de se frayer un passage au milieu des curieux et des intéressés qui formaient la haie autour de la cage de l'escalier et venaient avec les divers sentiments qui agitent toutes les foules, assister à la ruine d'une maison considérable.

Les chuchotements augmentèrent à son passage.

— Encore un enfoncé, disaient quelques courtiers de commerce.

— On dit qu'on paye, fit un autre.

— Bah ! le vingt-cinq pour cent.

— Lehmann a gardé un bon sac, vous pouvez y compter.

Le général n'écouta point tous ces propos. Après quelques minutes d'antichambre, il fut introduit dans le somptueux cabinet de travail que nous connaissons.

Sept ou huit employés de la Banque de France, la plume sur l'oreille ou dans les doigts, compulsaient de vieilles archives, feuilletaient des documents, faisaient le dénombrement des actions et classaient les autres valeurs industrielles.

L'un d'eux se tenait à la caisse.

Le général lui remit ses titres entre les mains.

— Très-bien, fit le caissier après avoir pris connaissance des actions et reporté leurs numéros. Je vais vous rembourser au pair ; seulement je dois vous prévenir que vous perdrez sans doute les intérêts.

— Peu m'importe ! dit le général. Je suis content de ne perdre que cela.

Cette somme touchée, le général remonta en voiture et retourna chez lui.

Rouillard l'attendait dans le vestibule.

— Mon général, lui dit-il, M. de Champcarré est là ; il désire vous parler.

CHAPITRE DEUXIEME.

II

La flèche de Moustache.

Il y avait à peine une demi-heure que la Borghetta avait quitté Champcarré pour se rendre chez le général, lorsque le vicomte monta tout en sifflotant l'escalier de son appartement.

Sur le palier, il rencontra le valet de chambre de son ex-ami.

— Votre maître n'est pas chez lui? demanda-t-il.

— Pardon, monsieur le vicomte, il y est, répondit le laquais.

— Diable, pensa Raphaël, on me cache quelque chose; je suis sûr d'avoir rencontré sa voiture...

Il ajouta à haute voix :

— Il est visible, alors?

— Mais... monsieur le vicomte, je ne sais, je crois que oui... Si monsieur le vicomte veut entrer, j'aurai l'honneur de l'annoncer.

San Colombano désirait avoir le cœur net à cet égard. Il entra donc sur les pas du domestique.

Son étonnement fut grand, lorsqu'il aperçut Champcarré étendu sur son divan en déshabillé du matin et fumant avec la gravité d'un pacha.

— Ma foi, dit-il, je ne croyais certainement pas te rencontrer chez toi à cette heure ?

A l'aspect du vicomte, le sang de Champcarré, comme on dit vulgairement, *n'avait fait qu'un tour*. Il se dressa sur son séant, le coude appuyé au dossier d'un fauteuil placé auprès du divan.

Une foule d'idées confuses roulaient dans son cerveau ; il aurait voulu pouvoir cracher son indignation au visage du misérable ; mais un scrupule le retint.

— Attaquons-le d'abord par l'ironie, pensa-t-il.

Et tout haut :

— Je suis heureux que tu songes encore un peu à moi, mon cher Raphaël, dit-il. Je m'ennuie horriblement quand je suis seul.

— Ah! ah !... Et l'idée de ton prochain mariage n'est donc pas capable de te distraire?

— Ma foi, non, mon cher ; d'autant plus que ce mariage est rompu définitivement.

— Bah !

— Et tu sais bien pourquoi, continua Mathieu.

Un nuage d'inquiétude passa sur le visage du vicomte; mais remarquant l'air de profonde indifférence avec lequel Champcarré parlait de cette rupture, il essaya un sourire.

— Est-ce qu'on aurait fait des indiscrétions? demanda-t-il.

— Ah! répliqua Champcarré d'un air moitié sérieux, moitié plaisant, je ne te pardonnerai jamais le tour pendable que tu m'as joué!

— Quel tour? Que veux-tu dire?

— Comment! tu me coupes l'herbe sous les pieds, et tu ne sais pas ce que je veux dire!

— Quand cela serait, mon cher, fit le vicomte avec aplomb. Ce ne serait que de justes représailles. Tu m'as *soufflé* Moustache, je t'en *souffle* une autre...

— Avoue que ce n'est pas la même chose; car on m'a dit que tu recherchais Cécile... pour le bon motif.

— Et qui donc t'a dit cela ?

— La baronne d'Elvino.

— Sacrebleu ! voilà une dame qui me fera tourner la tête. Elle sait tout ce qui me concerne et moi je ne me rappelle pas seulement son visage.

— A-t-elle dit vrai ?

— A peu près.

— Cela suffit. Tu épouses donc Cécile?

— J'ai son consentement, mais ce n'est pas tout, il faut celui du père.

— Tu crois qu'il te le donnera?...

— Nous ferons en sorte de l'obtenir.

— Et de quelle façon t'y prendras-tu?

— Ce serait déjà fait, si cet imbécile de Rouillard ne m'avait empêché d'arriver à mon but.

Raphaël fit une série de gestes qui expliquaient suffisamment ce qu'il voulait faire comprendre. Le jeune homme frémit.

— Brave Rouillard ! pensa-t-il.

— C'est, continua le vicomte, un moyen usé mais qui réussit toujours. Le général m'aurait certainement forcé, le pistolet sur la gorge, à épouser sa fille si elle eût commis une faiblesse... ayant des suites.

— Tu es un vrai Machiavel, mon cher Raphaël ; mais enfin, quelle mouche t'a donc pi-

qué? Toi à qui le mariage répugnait si fort, tu te résignes donc à troquer ta liberté d'homme à bonnes fortunes contre la dépendance de mari d'une jeune fille dont le père t'obligera à subir tous ses caprices?

— Il y a temps pour tout, mon cher.

— Tu aimes Cécile?

— Bah! est-ce qu'on se marie, parce qu'on aime? C'est bon pour les courtauds de boutique qui lisent les romans élégiaques... — L'amour dans le mariage est une austère absurdité qui n'a jamais existé que dans le cer-

veau des bas-bleu sur le retour. Le mari n'en restera pas moins l'homme à bonnes fortunes.

Champcarré contint encore son indignation et poursuivit :

— Mais, puisque tu n'aimes pas Cécile, c'est pour son argent que tu veux l'épouser.

— Ma foi, le mot est lâché !...

— Je crois, mon cher, que tu t'abuses un peu à cet égard. Un homme qui possède comme

toi plus de quarante-cinq mille livres de rentes pourrait viser plus haut, car Cécile n'est pas riche.

— Bah !

— Son père ne lui donnera pas plus de cinq ou six mille livres de rentes.

— Eh ! mon cher, c'est bon à prendre ; mes capitaux sont engagés dans des sépéculations assez... hasardeuses, et six mille francs par an constituent une modeste aisance.. — puis le général est influent ; il me pourvoira d'une

bonne sinécure qui doublera tout au moins mes revenus.

Cette cynique explication fit monter le rouge au visage de Mathieu.

— A propos de spéculations, dit-il d'un ton qu'il essayait de rendre calme, mais qui commençait à se hausser jusqu'à l'octave de l'émotion, tu sais sans doute ce qui vient d'arriver à Lehmann?...

— Quoi donc? fit le vicomte devenu tout pâle.

— Diable! mon cher, ne pâlis pas de cette façon; je vais croire que la nouvelle t'intéresse beaucoup trop.

— Parbleu! tu sais bien que mes capitaux sont entre les mains de Lehmann!

— Tu m'avais dit que c'était entre celles de Triel.

Raphaël se mordit les lèvres.

— C'est la même chose, répondit-il. Lehman est le représentant de Triel.

— Le bruit court que Lehmann et Triel sont une seule et même personne.

— Ah ! fit le vicomte.

Et une pâleur plus grande encore envahit son visage.

— Oui ! mon cher Raphaël, poursuivit Mathieu. On ajoute même que Surrey est arrêté comme complice d'un assassinat et qu'il a dénoncé toutes les fraudes de ce Lehmann qui est ton ami.... On cherche en ce moment les preuves qui peuvent motiver un mandat d'amener contre le dit Lehmann.

La pâleur du vicomte devint de plus en plus livide.

— Il faut que j'aille le trouver ! — balbutia-t-il !... — nécessairement... Et mes fonds qui sont entre ses mains !...

Champcarré le retint en souriant.

— Inutile, mon cher. Lehmann est gardé à vue par deux agents de police. — Il ne voit personne, à plus forte raison ses...

— Quoi donc ? achève...

— Ses... commettants.

Raphaël se leva de son siège; il se mit à marcher à grands pas dans le salon, avec beaucoup d'agitation.

— Est-ce vrai, bon Dieu, dit-il, en se frappant le front? est-ce bien vrai?..

— Rien n'est plus vrai, mon cher. On soupçonne même une certaine personne... du monde, d'avoir agi de complicité avec Lehman pour ruiner plusieurs jeunes gens, notamment ton serviteur.

San Colombano s'élança vers la porte.

— Il faut absolument que je voie Lehmann ! répéta-t-il.

Champcarré le retint.

— Pourquoi donc, mon cher ami, cela est-il si nécessaire? — demanda-t-il en redoublant de bienveillance apparente. — Je croyais que tu avais assez de confiance en moi pour ne rien me cacher de toutes tes tracasseries.

— C'est mon argent, te dis-je... c'est mon argent qui m'inquiète...

— Inutile de te presser, mon cher, on te remboursera. La Banque de France met en ordre les affaires de Lehmann.

— Mais de quoi donc est-il accusé?

— Comment! tu ne le sais pas?

— Non!

— Toi qui est l'*alter ego* de cet Israélite.

Le vicomte jeta sur le jeune homme un regard hautain que celui-ci soutint sans sourciller.

— Je comprends, mon cher Raphaël, continua-t-il, que cette catastrophe te peine. Tu étais si bien avec ce pauvre Lehmann ; mais, changeons de sujet. Parlons encore un peu de ton mariage.—Crois-tu qu'il ne soit pas subordonné plus ou moins à la liquidation Triel?

San Colombano venait de remarquer pour

la première fois l'ironie qui se glissait sous les paroles du jeune homme; néanmoins il ne crut pas devoir encore rompre en visière.

— Pourquoi cela? demanda-t-il.

— Est-ce que je sais? C'est une idée qui me vient, voilà tout. Comme c'est toi qui as donné au général ses trente actions, il est possible qu'il se figure que tu es mêlé à ce tripotage. — Dans tous les cas, ces actions ne seront pas pour toi une recommandation bien forte aux yeux du général.

Cette fois, il n'y avait pas à se méprendre

au ton de Champcarré. L'ironie ne s'était pas donné la peine de se mettre un voile ; elle était évidente.

— Je crois que tu me railles ! fit sérieusement le vicomte.

— Bah ! moi, je ne le crois pas, repartit Champcarré d'un air extrêmement tranquille. Entre nous ces choses se tolèrent. Tudieu ! si tu le prenais sur ce ton, je parviendrais véritablement à croire que tu es le complice que l'on cherche...

Un flot de sang remonta du cœur au visage de San Colombano.

— Quand il s'agit d'honorabilité, dit-il, je ne donne à personne le droit d'élever sur mon compte le moindre soupçon... — Je ne tolère pas les appréciations...

— Bah ! mon cher, il arrive des moments dans la vie où l'on est apprécié selon le poids que l'on pèse; quand bien même on se serait longtemps efforcé d'échapper à tout contrôle... pour une raison quelconque.

— Et quelle est la raison, crois-tu, qui me fait ne pas vouloir de cette appréciation ?

— Tu crains, sans doute, mon bien cher

ami, d'être trouvé dans la balance trop léger ou trop lourd.

— Je ne comprends rien à ce langage amphigourique; seulement fais-moi le plaisir de me dire si tu as l'intention de m'insulter?...

— J'ai précisément cette intention, mon très-cher.

San Colombano recula d'un pas, et plaçant son lorgnon dans son arcade sourcillière, il regarda le jeune homme avec une impertinence qui équivalait à un soufflet.

— Qui êtes-vous donc, monsieur le provincial, dit-il d'une voix cassante, pour vous permettre l'insolence vis-à-vis de moi?

A cette hyperbole d'aplomb, Champcarré sentit éclater sa colère si longtemps contenue.

Il saisit dans ses deux mains de fer les deux poignets du vicomte.

— Ah! misérable! s'écria-t-il, tu me demandes qui je suis? Mais je ne te répondrai qu'en te disant qui tu es!... escroc!... voleur!.. gentilhomme de contrebande, qui as pris ton titre dans le ballot d'un colporteur italien!.. Tu me demandes qui je suis? Ah! je ne te res-

semble pas, Dieu merci !... Je suis un honnête homme, et tu n'es qu'un fripon ! Il y a trois mois que je le sais. Il y a trois mois que tu viens autour de moi répandre tes flatteries hypocrites, tartuffe de l'amitié !... Il y a trois mois que je grave toutes tes paroles et tous tes mensonges dans mon cœur pour te les renvoyer en imprécations, vil coquin !... Quoi !.. ma main a serré la tienne !... tu as osé m'appeler ton ami ! et tu cherchais à me ruiner, larron ! comme tu as ruiné Brugnières qui est mort en te pardonnant. Quoi ! tu aurais voulu jeter le déshonneur dans une sainte et noble famille, toi qui ne serais pas digne d'une créature tirée d'un bagne... brigand !.. Tu n'as pas même eu le courage de ton métier ; tu n'es pas venu à moi un pistolet à la main en me disant : la bourse ou la vie ! Non ; tu es

trop lâche !... et je veux t'infliger le seul châtiment qui convienne aux lâches...

Champcarré détacha une cravache pendue à la muraille et il en frappa deux fois le visage de San Colombano.

Celui-ci poussa un rugissement de douleur et de rage.

— Voilà tes armes, misérable ! s'écria-t-il.

— Vis-à-vis de toi, lesquelles veux-tu que je prenne ?

— C'est vrai. Tu n'es pas gentilhomme !...

— A ta façon, non...

— Ni d'une autre non plus ; mais je ne serai pas toujours désarmé. Demain, au *carrefour d'Armenonville*, à six heures du matin.

Champcarré se mit à rire :

— Moi, me battre avec toi ?... Jamais.

— Tu te battras...

— Qui donc m'y forcera ?

— Moi.

— Toi ?

— Oui.

San Colombano tira de sa poche une lettre qui avait été adressée à Moustache par un

sieur Verlux, correspondant de Lehmann en Franche-Comté.

— Lis, bâtard ! rugit le vicomte...

Aux premières lignes de la lettre, Champcarré pâlit.

— Eh bien ! dit Raphaël, un bâtard peut-il se battre avec moi ?

Pendant quelques secondes, le jeune homme fut plongé dans un état de torpeur voisin de l'évanouissement.

Il releva la tête :

— Qu'importe? dit-il... Ce bâtard est honnête; il ne croisera pas le fer avec un fripon. Sortez d'ici, monsieur; autrement je renouvellerais les étrivières que vous venez de recevoir. Sortez, vous dis-je!

Le vicomte, les bras croisés, la figure sanglante, jeta sur Champcarré un tranquille regard.

— Recommencez, si vous voulez, monsieur, lui dit-il. Assassinez-moi chez vous, si c'est

votre bon plaisir ; mais je ne sortirai pas d'ici avant de vous avoir fait entendre combien je vous méprise et combien vous êtes lâche. Je ne vous ai pas seulement dit que vous êtes un bâtard ; remarquez la distinction, je vous dis que votre mère est une...

Le jeune homme rugissant se précipita vers lui :

— Oh ! tais-toi !... cria-t-il.

Raphaël ne tint pas compte du mot et du geste de Champcarré. Il acheva sa pensée :

— Une femme perdue !... — ajouta-t-il, — et cette suprême injure ne peut vaincre votre lâcheté et vous décider à vous battre !

— Silence ! hurla Mathieu, silence !... Je me battrais maintenant avec un forçat.

— Je vais chercher mes témoins, reprit San Colombano ; mais, comme je ne puis vous rendre en ce moment ce que vous m'avez donné, recevez ceci comme à-compte.

Et, tandis qu'une de ses mains touchait le bouton de la porte, il cracha au visage du

Franc-Comtois et disparut avec rapidité dans l'escalier.

Un instant Champcarré crut qu'il allait devenir fou.

Il se rua sur la porte, se roula sur les tapis de la chambre, brisa dans sa fureur les glaces et les meubles qui l'entouraient.

— Oh ! je ne l'ai pas tué !... criait-il !... le misérable !... moi, bâtard !... Il m'a craché au visage !...

Au bout de quelques minutes, cette frénésie épileptique se calma; il se replaça sur son divan. — L'abattement suivait le spasme nerveux qu'il venait d'éprouver.

Il réfléchit à ce qu'il lui restait à faire.

Ces réflexions le conduisirent à cette pensée qu'il ne devait point avertir son oncle de ce qui se passait, de peur qu'il ne s'opposât à son duel avec San Colombano.

En conséquence, il écrivit cette lettre qui ne devait être remise au maître d'armes que le lendemain :

« Mon oncle,

« Je me vois forcé de me battre. Rien au monde ne pourra faire changer ma résolution. Il est de ces insultes qui ne peuvent être vengées que par ceux qui les reçoivent.

« Mon adversaire est le vicomte.

« Si vous ne me voyez pas revenir aujourd'hui à dix heures, venez au *carrefour d'Armenonville*, vous aurez de mes nouvelles.

« Je serai peut-être tué. — Dans ce cas,

consolez mon père et madame d'Elvino, et dites à ma mère que je lui pardonne ma naissance.

« Je vous ai déjà pardonné. »

Après avoir cacheté cette étrange missive qui prouvait que M. Verlux, renseigné par les papiers du docteur Brochet, avait dit l'exacte vérité à la vindicative Moustache, Champcarré s'habilla et remit la lettre à son valet de chambre.

— Demain matin, lui dit-il, quand M. Leroux viendra, vous lui donnerez ceci.

— Bien, monsieur, répondit le valet.

Champcarré descendit ensuite et fit seller son cheval ; puis il se rendit chez le général où il espérait trouver deux témoins.

Ainsi que nous le savons, M. de Vadans était sorti avec la Borghetta et n'était point encore revenu.

En l'attendant, Champcarré profita de la conversation instructive du sieur Rouillard ; mais, malgré les instances de celui-ci, il ne voulut pas monter chez Cécile.

Lorsque le général revint, Mathieu lui exposa le but de sa visite.

— Ah! jeune homme, fit le vieillard, vous ne pouviez me dire quelque chose qui me procurât véritablement plus de plaisir, au milieu du malheur qui m'accable. — Rouillard et moi, nous vous servirons de témoins.

CHAPITRE TROISIEME.

III

Le carrefour d'Armenonville.

Le lendemain, vers cinq heures et demie du matin, l'équipage de Champcarré toucha à la rue de l'Estrapade.

Le général et Rouillard montèrent en voiture.

M. de Vadans avait pour cette occasion repris toute son ardeur juvénile. Il s'était levé à quatre heures ; — depuis une heure et demie il se promenait de long en large avec impatience devant la porte de sa maison.

Quant à Rouillard, il avait passé tout ce temps à essayer de s'introduire dans une paire de gants. — Lorsque la voiture arriva, il ne lui en restait plus qu'un seul à mettre, mais, il faut rendre cette justice au brave soldat, le premier avait dû crever.

— Avez-vous tout ce qu'il vous faut? demanda le général, en s'adressant à Champcarré.

— Oui! répondit le jeune homme après avoir serré la main de M. de Vadans, — j'ai des épées et des pistolets. Le vicomte choisira.

Rouillard remarqua avec le plus grand plaisir que, pour un *civil* qui en était à son premier duel, Champcarré ne paraissait nullement ému.

— Vous êtes un brave *Môssieur*.. lui dit-il et j'espère... je devais dire que je suis *intimément* convaincu que vous lui planterez ça en douceur ! Un coquin qui voulait *enduire* mam-s'elle Cécile en erreur, pour tant qu'à ce qui est de l'hymenée !... Et qui n'a pas même *l'escrupule* de vouloir voler z'un pauvre homme

comme moi... brigand!.. Si vous le manquez!.. as pas peur ; je me charge de sa direction.

— Silence, Rouillard, fit le général ; nous nous entendons.

La voiture partit au grand trot.

Elle ne mit pas tout à fait une demi-heure pour arriver au bois de Boulogne.

A l'entrée de la *route des Erables*, les trois hommes mirent pied à terre.

— Ecoute, dit le jeune homme à son cocher, si tu vois arriver quelqu'un de suspect, tu viendras immédiatement nous prévenir.

— Vous allez au *carrefour d'Armenonville,* monsieur?...

— Oui!

— Alors c'est bien, répondit laconiquement le cocher.

Les trois hommes prirent l'avenue qui aboutit au carrefour.

Un léger brouillard, que le soleil criblait de trous lumineux, flottait au sommet des arbres et tourbillonnait en fumée grisâtre fouettée par un vent assez vif.

L'air était frais. Tout vivait au milieu de cette pure atmosphère des jours d'été qui, à l'aurore, sont encore imprégnés des parfums que la nuit fait éclore dans la rosée.

— Beau temps pour se tuer ! fit le général.

— Plus beau encore pour tuer les autres, ajouta Rouillard.

— Croyez-vous, mon cousin, que votre adversaire soit déjà au rendez-vous?

— Je n'ai entendu aucun mouvement chez lui ce matin.

— Il a eu peur qu'on ne l'arrêtât ; il a couché chez un de ses témoins sans doute..

— Je le crois, général.

Ils arrivèrent au lieu indiqué.

Deux personnages s'y trouvaient déjà.

Voyant que Champcarré était seul avec ses deux témoins, l'un d'eux entra dans le bois et quelques secondes après, ils reparurent avec le vicomte.

Craignant sans doute que Champcarré ne lui eût tendu un piége et n'eût amené la police avec lui, San Colombano n'avait pas osé se montrer avant d'être sûr que le combat ne serait point interrompu par l'intervention des agents.

Il vint donc au-devant de son adversaire.

Sa figure était horriblement pâle, mais la résolution brillait dans ses yeux. Champcarré remarqua que ses joues tuméfiées gardaient, comme une ligne rougeâtre au milieu de leur pâleur, la cicatrice de sa cravache.

A l'aspect du vicomte il détourna les yeux et s'avança du côté des témoins.

C'étaient MM. de Pen-Goët et de Barloy.

Ils saluèrent froidement le jeune homme ; celui-ci leur rendit un salut non moins froid.

— Vous savez ce qui s'est passé? leur dit-il.

— Oui ! répondit Barloy. Nous savons que M. de San Colombano a été insulté gravement par vous et que cette insulte ne peut être effacée que par le sang.

— Je nie avoir insulté M. de San Colombano ; je l'ai corrigé, voilà tout ; c'est lui qui m'a insulté.

— Bâtard ! s'écria le vicomte, qui grinçait les dents et dont la colère s'était maintenue au diapazon de la veille ; bâtard, est-ce que tu voudrais reculer maintenant ?...

Le général s'avança vers le vicomte :

— Monsieur, lui dit-il avec une indignation concentrée, M. de Champcarré n'a nullement l'intention de reculer, mais dans tous les cas vous trouveriez à qui parler ici...

Rouillard s'avança à son tour.

— C'est évident, monsieur, dit-il... J'aurais moi-même quelque plaisir à vous *immiscer* cinq ou six pouces de fer dans les côtes... — S'il ne fallait pour cela qu'un soufflet, vous n'auriez qu'à me le dire, je vous l'offrirais avec volupté.

San Colombano ne daigna pas répondre à Rouillard.

Il s'approcha du général

— Monsieur, lui dit-il, je ne me battrai pas avec vous qui pourriez être mon aïeul; seulement je vous donnerai un petit conseil. Mademoiselle votre fille a beaucoup trop lu *Daphnis et Chloé*, et la fenêtre de sa chambre est beaucoup trop rapprochée de certain mur...

— Comment, misérable! aurais-tu l'impudence de prétendre...

— Je ne veux pas mentir... mais sans ce Rouillard qui a eu mal aux dents, ma foi! mon cher monsieur, on ne sait pas ce qui serait arrivé... Demandez à ce garçon boucher.

Rouillard, en s'entendant appeler garçon boucher, s'avança tout rouge de colère sur le misérable.

— Garçon boucher, soit, dit-il, car j'avoue que je vous saignerais avec plaisir!

La scène tournait à l'ignoble.

Le général s'adressa aux témoins :

— Je ne vous connais pas, messieurs, dit-il avec beaucoup de calme, mais je vous plains de servir de seconds à ce chevalier d'industrie qui vient ici jeter à la face d'un père de famille, d'un soldat honnête, l'insulte la plus infâme... — Si vous avez de l'honneur, messieurs, vous savez ce qui vous reste à faire.

Pen-Goët s'adressa au vicomte :

— Monsieur, lui dit-il, vous agissez moins en gentilhomme qu'en manant; — je serais

fier de serrer la main de votre adversaire. — Quant à vous, j'avoue que vous me faites honte !...

Barloy parla dans le même sens.

Il ajouta que s'ils consentaient à l'assister, c'était pour que rien ne s'opposât au combat ; mais qu'ils souhaitaient que la chance fût d côté de Champcarré.

Et ils s'éloignèrent du vicomte.

Celui-ci s'imaginait sans doute que l'issue

du combat ne pouvait lui être fatale; aussi ne ménagea-t-il plus rien; espérant se venger à son tour de ses deux témoins.

— Que m'importe votre opinion! s'écria-t-il. Vous êtes tous des niais, des imbéciles ou des fous... — Je ne regrette qu'une chose en ce moment, c'est que vous ne soyez pas tous devant mon épée dans la personne de ce drôle de provincial dont la mère...

La main de Rouillard étrangla dans le gosier de Raphaël l'injure ignoble qui allait en sortir.

— Fripon, — dit l'ex-caporal, — situ ajoutes

un seul mot, ton duel n'aura pas lieu ; je *te serre la vis* de telle façon que ta vilaine âme s'en ira tout droit chez le diable !

San Colombano râlait.

— Ajouteras-tu encore quelque chose? reprit Rouillard. Réponds vite, sinon je serre...

Champcarré s'interposa.

— Lâchez-le! s'écria-t-il.

Et s'adressant au vicomte, il poursuivit :

— Vous prétendez avoir été insulté; c'est donc à vous à choisir les armes. Décidez !

San Colombano avait une boîte de pistolets ouverte devant ses pieds et deux fleurets démouchetés.

— Prends un fleuret ! dit-il. Et songe à bien te tenir, je ne te ménagerai point, et après toi... un autre.

Champcarré ramassa le fleuret.

Aux premières passes, tous les spectateurs

s'aperçurent que les leçons particulières du compère Leroux avaient profité à son neveu.

Il parait avec aisance et habileté les bottes savantes et furieuses du vicomte.

— Tudieu ! ce coquin manie bien l'épée ! fit Rouillard qui ne regardait que San Colombano.

— Mon cousin est plus fort, répondit le général avec orgueil.

Bientôt les sentiments divers qui agitaient

les spectateurs de cette scène firent place à un sentiment unique, fiévreux, dévorant : l'attente, la curiosité.

Jamais ils n'avaient assisté à un duel pareil, qui semblait avoir lieu entre deux maîtres d'escrime consommés.

On ne pouvait déjà plus prévoir de quel côté serait l'avantage.

Les deux fers tournoyaient et s'entrechoquaient avec des éclairs bleuâtres et un cliquetis sourd et menaçant.

Champcarré se tenait ferme à la première place; il ne rompait pas d'une semelle.

Quant au vicomte, il bondissait de droite et de gauche avec une souplesse de tigre, évitant et portant les coups avec toute la précipitation de l'escrime italienne.

Tout à coup son pied manqua; il venait de glisser sur une touffe d'herbes humides.

— Tuez-le! tuez-le donc! fit Rouillard.

Au lieu de suivre l'avis expéditif du vieux soldat, Champcarré abaissa son arme.

— Relevez-vous, dit-il au vicomte. Je vous attends.

Le combat recommença, plus vif, plus pressé : Champcarré, qui avait débuté avec prudence, crut devoir développer alors tout son jeu.

Une série de coups hardis prouvèrent au vicomte, une fois encore, qu'il avait trop compté sur l'ignorance du provincial.

Il se contenta de se défendre avec furie; mais son poignet n'avait pas la solidité de celui de son adversaire.

Aussi les spectateurs remarquèrent bientôt qu'il faiblissait. Une expansion de joie immense flamboya sur le visage du général.

— Courage! dit-il au jeune homme. Courage! mon ami, tuez cette vipère!

Ces mots étaient à peine prononcés, que par un coup droit, non paré, le fleuret de Champcarré s'enfonçait dans la poitrine de San Colombano et en ressortait tout rouge.

Un cri de triomphe et de soulagement s'échappa de toutes les poitrines.

Le misérable s'affaissa. — Un sourire sardonique erra sur ses lèvres que la lividité de la mort commençait à envahir.

— Je ne mourrai pas seul, dit-il.

Par un effort surhumain, il parvint à se mettre sur son séant ; il prit un de ses pistolets et l'arma.

Un bruit se fit dans le fourré.

Un homme pâle, suivi de deux femmes, accourait sur le théâtre du combat.

La détonation retentit.

L'homme qui s'avançait ainsi reçut la balle dans la poitriue et tomba.

— Mon oncle ! .. — s'écria le jeune homme éperdu.

Il se jeta sur le corps de Leroux.

— Tiens ! c'est le maître d'armes, fit Sam

Colombano. Je ne croyais pas que c'était toi, mon vieux maître! Tant pis, voilà une botte que tu n'as pas su parer.

Et le scélérat se mit à rire d'un rire satanique.

Mais l'heure était venue : sa figure se crispa. Il mourut, et, même après la mort, il conservait encore sur son visage hideusement bouleversé le sinistre sourire de la dernière minute.

Leroux reconnut son neveu.

— Tu m'as pardonné, mon fils, lui dit-il ; je meurs content. Je t'ai sauvé la vie, que Dieu en soit béni ! Prie un peu pour moi ; et marie-toi le plus tôt possible avec madame d'Elvino. Elle t'aime comme une femme et comme une mère, et son repentir l'a purifiée !..

Ces paroles avaient été prononcées à voix basse ; néanmoins le général qui était penché sur le corps du maître d'armes les entendit.

Il poussa un soupir.

— Allons dit-il, je n'aurai pas de petits

enfants et je ne tiens plus à en avoir.... Ils pourraient mourir comme celui-là...

Leroux expira.

Quand Champcarré releva la tête, il vit la Borghetta agenouillée auprès de lui.

L'actrice était pâle comme une morte ; des larmes coulaient de ses yeux. — Elle priait.

— As-tu entendu? lui demanda le jeune homme.

— Oui ! répondit l'actrice.

— Et tu acceptes ?

— Oui ! murmura-t-elle à voix basse ; car c'est la volonté d'un vieillard, d'un honnête homme et d'un mourant.

Cécile avait entendu vaguement parler dans la soirée d'un petit voyage que son père devait faire le lendemain matin. Le mot de *Carrefour d'Armenonville* ayant été prononcé par Rouillard, un pressentiment sinistre était né dans l'âme de la jeune fille.

Elle s'était empressée de faire part de ses craintes à la Borghetta, qui avait couché chez le général.

Aussi, dès que les deux femmes eurent vu disparaître la voiture qui emportait Champcarré, le général et Rouillard, elles quittèrent leur chambre et prirent une voiture de place.

A l'entrée du bois elles rencontrèrent Leroux qui de son côté arrivait en cabriolet.

Nous savons que les deux femmes et le

maître d'armes avaient paru sur le terrain, l'un juste à temps pour recevoir la balle destinée à son neveu, les autres pour voir deux cadavres...

Emportée par son amour, Cécile s'était agenouillée auprès du vicomte ; mais à l'aspect de ses traits qui reflétaient alors toute la hideur de son âme, la jeune fille se releva précipitamment et courut se jeter en pleurant dans les bras de son père.

Après cette affreuse scène on se sépara.

MM. de Barloy et de Pen-Goët, oubliant en

face de la mort les griefs qu'ils avaient contre San Colombano, se chargèrent de faire enterrer le cadavre et d'imaginer une fable au sujet de la mort du vicomte.

Quant à Champcarré, il fit porter le cadavre de Leroux dans sa voiture et se plaça seul auprès de lui.

Le général, Rouillard, Cécile et la Borghetta montèrent dans l'un des fiacres et revinrent lentement à Paris.

N'eût été le triste épisode qui concernait le

maître d'armes, le général et son fidèle serviteur auraient été satisfaits.

M. de Vadans appuyait contre son cœur la tête charmante et pâle de Cécile que cette scène avait impressionnée à un tel point qu'elle semblait n'avoir plus conscience de son existence.

Dans la pensée de consoler sa fille chérie, le vieux soldat prit un air dégagé :

— Tout cela est terrible, c'est vrai, mon

enfant, dit-il, terrible surtout parce que ce lâche assassin s'est conduit d'une façon qui fait honte à l'espèce humaine ; mais de notre temps nous en avons vu bien d'autres, n'est-ce pas, Rouillard?

— Evidemment, mon général, répondit l'ex-caporal, — du temps que nous étions chez les *Arables* avec Pélissier qui a fait son petit chemin aujourd'hui puisqu'il est *Marchal* de France et duc de *Malchako* !.... Faut pas trop vous désoler, mam'zelle Cécile !

Un soupir fut toute la réponse de la jeune fille.

— Voyez-vous, mam'zelle, continua Rouillard, il est possible que vous *eussiez eu* z'au cœur une petite affaire pour le gueux dont on vient de débarrasser le plancher, mais ça ne tiendra pas ; généralement... (je ne parle pas pour vous, mon général), il faut z'estimer l'homme qu'on aime ; autrement z'il est impossible qu'on l'aime longtemps. Puis vous êtes encore toute petite : quand vous aurez mangé z'encore quelques croûtes de pain, toutes ces machines-là vous passeront de la tête...

— Tu entends, ma fille, dit le général !... Sans en avoir l'air, Rouillard est la raison habillée en homme. Voyons ! réponds-moi ?

Cécile releva la tête.

— Je tâcherai d'oublier, dit-elle; mais, mon père, je t'en supplie, ne restons plus une seule journée à Paris.

— Sois tranquille, ma fille ; ce soir tous nos préparatifs seront faits, et nous partirons pour la Franche-Comté.

Et se retournant vers la Borghetta :

— Mes propriétés sont contiguës à celles de votre futur mari, madame ; — nous espérons que vous viendrez souvent consoler ma pauvre Cécile.

— Général, vous avez honoré de votre estime une pauvre femme. . Quand elle sera remontée au rang que sa naissance lui assignait, vous verrez qu'elle sera digne de cette estime...

Rouillard s'adressa à la Borghetta :

— Vous n'oublierez pas, madame, lui dit-il, d'amener Toinon. Une fois en Franche-Comté, nous nous épouserons ; c'est une machine déjà z'arrangée z'entre nous.

CHAPITRE QUATRIEME.

IV

La conclusion.

Comme à la fin des contes du bon Perrault, qui ont si fort amusé notre enfance et la vôtre aussi, lectrices et lecteurs, il nous reste à vous dire ce que sont devenus nos héros; s'ils ont eu beaucoup d'enfants; s'ils sont morts pleins

de jours, au milieu des bénédictions de leurs amis et de leurs familles.

Mais l'époque à laquelle se passe cette dernière partie de notre histoire est trop rapprochée de nous pour que nous puissions satisfaire vos légitimes exigences.

Tout ce qui survécut à la tragédie dont notre dernier chapitre a raconté le dénouement, existe encore aujourd'hui.

Nous allons, pour vous en convaincre, feuilleter quelques journaux et reproduire les ar-

ticles qui se rapportent aux personnages qui viennent de défiler devant nos yeux, dans le courant de ce livre.

On lit dans la *Gazette des Tribunaux* du 15 septembre 185., sous la rubrique : *Affaire Triel et consorts :*

« La liquidation de la faillite Triel, Lehmann et compagnie vient de se terminer dans les meilleures conditions. — Personne n'a rien perdu. On doit compte de ce résultat vraiment extraordinaire à la perspicace initiative de M. le préfet de police qui a fait nommer d'office un syndic honorable chargé de cette

liquidation, avant qu'elle ne fût devenue une banqueroute frauduleuse immense.

« Deux ou trois maisons de Paris avaient des capitaux considérables engagés dans les spéculations fallacieuses que patronnait la compagnie Triel, ou plutôt le sieur Lehmann ; car c'est cet individu qui fournissait seul les fonds et tirait seul les bénéfices de cette prétendue société.

« L'intervention du préfet de police est arrivée à temps. On prétendait que le sieur Lehmann était à la veille de s'enfuir en Amérique avec le produit de ses escroqueries de toute nature.

« On est seulement parvenu, ces jours derniers, à réunir contre lui une somme assez forte de preuves de culpabilité. Mais il a fallu de la circonspection et de la patience. Cet homme était aussi habile que dangereux, et, sans l'aveu d'un de ces agents d'affaires dont nous reparlerons tout à l'heure, il eût été impossible de poursuivre judiciairement ce fripon de la pire espèce.

« Hier donc, la cour d'assises de la Seine, à qui le procureur impérial avait renvoyé l'affaire, fut appelée à délibérer au sujet des peines applicables au sieur Lehmann.

« La défense était confiée à M. X...

« Le jeune et éloquent avocat fit des prodiges. On a rarement trouvé dans un âge aussi peu avancé tant de force de logique unie à la science profonde du droit et à l'élégance exquise de la diction.

« Mais le réquisitoire de M. le procureur impérial était formidable. Les charges qui pesaient sur l'accusé étaient tellement graves que des murmures d'indignation couraient dans l'auditoire composé généralement de l'élite de la société parisienne.

« Nous avons remarqué dans le banc des avocats la jolie mademoiselle Léontine, du théâtre de l'Opéra.

« Il appert de ce réquisitoire que le sieur Lehmann, soit avec ses prêts usuraires, soit avec son tripot de la rue ***, était parvenu à ruiner une vingtaine de jeunes gens des familles les plus riches de la province, notamment le chevalier de Bru..... qui n'a trouvé d'autre refuge que dans le suicide.

« Il paraît que, dans une seule soirée, un chevalier d'industrie, aux gages de ce Lehmann, avait volé à un gentilhomme Franc-Comtois, M. de Ch..., une somme de quatre cent mille francs.

« Par une induction hardie, mais parfaite-

ment juste, M. le procureur impérial a rendu Lehmann moralement responsable des résultats regrettables de ces manœuvres.

« Après une longue délibération, le jury a condamné le sieur Lehmann à dix ans de réclusion, peine qui emporte naturellement la dégradation civique et l'interdiction légale. (Code pénal, art. 21, 22, etc.)

« En outre, le sieur Lehmann a été condamné civilement à une amende qui, avec les frais de syndicat, les dépens de la procédure

et les justes répétitions du fisc, s'élèvera, dit-on, à plus d'un million et demi. »

Même journal et même date.

« Le nommé Triel (Georges), natif des Fermes, près de Blois, ancien homme d'affaires et *joueur habituel* du sieur Lehmann, qui avait été condamné, deux jours auparavant, ainsi que Rossinot et deux de ses complices, aux travaux forcés à perpétuité pour tentative d'assassinat commise sur la personne

du sergent de ville Verly, vient d'être trouvé mort dans son cachot.

« Ce malheureux, qui paraissait avoir depuis longtemps le cerveau attaqué, répétait continuellement qu'on lui avait promis de l'acide prussique et que le préfet de police ne tenait pas sa promesse.

« Comme conséquence de cette monomanie, il cherchait tous les moyens de se détruire.

« Ce matin, au moment où le geôlier sortait de son cachot, il est parvenu à se hisser, malgré ses fers, sur l'appui de la fenêtre, et il s'est

précipité sur les dalles la tête la première.

« La mort a dû être instantanée. »

Même journal, N° du 18 *Septembre.*

« Le mystère qui enveloppe la mort du maître d'armes Leroux et du vicomte Raphaël de San Colombano n'est pas encore expliqué. — Si la préfecture de police a le mot de l'énigme, il est bien gardé, car il n'a pas encore transpiré en public

« Un de nos amis, qui est toujours très-bien renseigné, nous affirme que Leroux a été tué par un maladroit, au duel où il assistait, et que ce maladroit aurait été tué à son tour d'un coup d'épée par son adversaire. On sait alors quel est ce maladroit.

« Il tient ce fait d'un cocher de place qui aurait conduit les adversaires au bois de Boulogne. »

Moniteur universel, 22 *Septembre*.

« Le général baron de Vadans a donné sa démission de membre du Sénat.

« Son grand âge est le seul motif de cette démission.

« M. de Vadans emporte en Franche-Comté les regrets de tous ceux qui l'ont connu et qui savent quel cœur noble et grand battait sous cette rude enveloppe de soldat.

« C'est encore un débris vivant de la grande épopée du premier empire. — Simple grenadier à l'âge de dix-sept ans, il s'est élevé par sa bravoure jusqu'aux plus hauts grades de l'armée.

« On se rappelle son énergique conduite

dans toutes les batailles d'Afrique. C'est lui qui a participé le plus activement à l'organisation des zouaves et des turcos.

« Pour donner à M. de Vadans un témoignage d'affection et d'estime, S. M. l'Empereur a daigné lui adresser une lettre autographe qui exprime tout le regret qu'elle éprouve de perdre le concours d'un serviteur aussi loyal et aussi zélé.

Union franc-comtoise, 1er *Janvier* 185...

(Besançon.)

« Hier a été célébré, dans la cathédrale de

notre ville, le mariage de M. le comte Mathieu de Champcarré avec mademoiselle Julia, baronne d'Elvino, fille d'un ancien colonel du prince Joachim Murat.

« A cette cérémonie assistaient le père, la mère, le grand-père et le parrain de l'époux, le général de Vadans et sa fille mademoiselle Cécile de Vadans, le préfet du Doubs et son fils, le maire de Besançon et une société nombreuse et choisie. »

Munis de ces divers renseignements, transportons-nous à un an à peu près en deçà des

événements que nous venons de raconter, et entrons dans une fort belle maison de campagne située entre Champcarré et Freysolles, et qui semble avoir été construite depuis peu de temps.

Un immense jardin anglais ceint de murs également neufs, développe ses gazons frais et ses panaches de verdure autour de cette villa.

Du fond de ce paradis terrestre s'échappent par bouffées des éclats de rire et des éclats de voix que personne ne prend la peine d'étouffer.

Si nous nous approchons, nous verrons entre quatre noyers une grande table rustique autour de laquelle sont réunies une dixaine de personnes qui semblent aussi parfaitement heureuses qu'on peut l'être en ce bas monde.

Nous remarquerons d'abord Champcarré et sa femme, à côté du père Mathieu presque nonagénaire et du Baraquer qui approche de la soixantaine.

Nous les nommons les premiers parce que ce sont les hôtes du propriétaire de la villa, qui n'est autre chose que M. de Vadans.

Le général paraît fort gai.

La raison de cette gaîté pourrait bien venir de la présence à sa table d'un beau jeune homme, fils du préfet du Doubs, qui est parvenu à force de soins et d'amour à chasser de l'esprit de Cécile le souvenir de San Colombano et qui doit bientôt la conduire à l'autel.

Mais en ce moment tout conspire à rendre le vieux soldat aussi joyeux que dans les beaux jours du temps passé, car le digne Rouillard, que le mariage n'a point corrigé de ses penchants à la bouffonnerie historique, est en verve et raconte aux convives une de ses plus facétieuses expéditions d'Afrique.

« — Nous étions en Alger, dit-il, c'était z-à

l'époque z'où nous n'avions point z'encore *conquerri* toute la province. Le duc de Rovigo était gouverneur d'Afrique.

« A une lieue de la ville, il y avait z'un Espagnol qui avait comme qui dirait z'un château fort, ousqu'il demeurait z'avec tout le personnel d'une maison bien meublée.

« C'était une vieille *drogue* pas commode du tout, qui ne recevait personne et qui venait z'à Alger de temps en temps, histoire de faire voir z'aux gens une jolie fille qu'il avait.... mais une jolie fille tout-à-fait, presque aussi belle que mam'zelle Cécile, sauf votre respect,

mais qui était plus grosse... charmante enfin, avec des yeux noirs comme un *geai*, des cheveux longs comme une perche de tente ; puis une mine rose comme un Guillery-bouton (1).

« Si bien qu'il faut vous dire qu'elle tapait dans l'œil de tout le monde ; je ne parle pas de moi, mais des officiers..... Puis, à côté de son père, elle paraissait encore un milliard de fois plus belle ; car l'Espagnol jouissait d'une vraie figure de pomme de terre, avec un nez pointu comme un sabre et des oreilles qui ressemblaient à des champignons.

(1) Fruit de l'églantier (en patois de Franche-Comté.)

« Pouah ! Bref, là-dessus, il était dégoûtant.

« Voilà qu'un jour le capitaine Laxou, qui était z'un beau garçon tout à fait aussi, me dit :

« — Tu ne sais pas, Rouillard ?

« — Ma fi, non, mon capitaine.

« — Eh bien ! j'ai toujours eu z'une grande confiance z'en toi, dont auxquelles tu t'es toujours montré digne… »

Le général interrompit la narration de Rouillard.

— Je t'ai dit cent fois que *dont auquel* n'est pas français.

— Oui, mon général. Mais on était moitié z'arabe dans ce pays-là ; on ne faisait pas attention à ça, je continue. — Donc il me dit :

« — J'ai eu toujours de la confiance en toi, Rouillard.

« — Ça vous honore, mon capitaine, que je

lui dis : mais *entoxiquez-moi* l'affaire qui vous *conserve*, et nous verrons.

« Le capitaine Laxou me raconte qu'il est z'amoureux toqué de la petite Espagnole, mais que son idiot de père la gardait trop bien ; et qu'il n'y avait pas mèche de s'y frotter.

« — Vois-tu, qu'il me dit, je suis été souvent flâner autour de sa maison et je crois que la particulière z'est un peu pincée de moi. C'est z'un bon parti, on dit que ce grigou est riche comme un juif ; ça m'accommoderait tout de même pour le bon motif.

« — Pourquoi t'est-ce que, que je lui dis, vous ne faites pas votre demande?

« — Mais, imbécile, qui me dit, il ne voudrait pas me laisser entrer. Il faut z'imaginer z'un *stratamèche*... »

— Stratagême, Rouillard.

— Oui, mon général.

« — Je lui dis donc qu'il en cherche un. Il me dit qu'il était tout trouvé.

« Il s'agissait tout bêtement d'enlever l'Espagnole. »

— Rouillard, Rouillard, tu vas dire des horreurs..

— Oui, mon général, c'est-à-dire non ! j'ai les oreilles chastes. Je dis au capitaine :

« — J'en suis.

« — C'est bien, qu'il me dit : à ce soir.

« Le soir nous partâmes... »

— Avec un i, Rouillard !...

— Non, mon général... avec deux chevaux que le capitaine avait *z'emprêtés* à un officier de chasseurs d'Afrique. Bref! nous nous en allons, rien que les deux chevaux et nous.

« Nous arrivons à la nuit tombante et nous nous embusquons derrière un gros mur.

« — Nous n'avons point d'échelle, que je dis au capitaine.

« — Il y en n'a pas de besoin, qu'il me dit. Il y a t'un trou dans le mur là-bas; c'est caché par des palissade ; mais nous les détruirons; j'ai z'apporté des serpes exprès.

« — C'est bien ! que je dis.

« Ce mur environnait une cour.

« A la nuit bien tombée, nous aperçevâmes... »

— .....âmes, fit le général.

— Vous toussez un peu, mon général. Faut pas vous laisser tomber malade. Je continue :

« Le vieux Espagnol se promenait dans la cour avec une lanterne z'à la main.

« — Bon, que je dis, il fait z'une ronde de sûreté; pourvu qu'il n'entende pas les chevaux.

« Mais les bonnes bêtes paîssaient tranquillement; c'est-à-dire qu'elles ne paîssaient pas du tout, attendu qu'il n'y avait rien du tout; mais elles faisaient semblant z'et elles ne disaient rien.

« — Bouge pas non plus, me dit le capitaine. Voici mon plan. Je vais batifoler avec

le vieux; pendant ce temps-là, tu entreras dans la maison et tu attraperas la particulière.

« Le voilà qui passe le premier. Naturellement je passe après lui.

« Il s'avance le képi à la main vers l'Espagnol. Celui-ci se retourne tout effaré. Il n'avait probablement point z'été z'habitué z'à recevoir des visites à des heures aussi *induites*.

« Moi, je ne fais pas attention z'à cela.

« Je marche vivement vers la maison. Je trouve une porte; j'ouvre.

« Au bout d'un *colidor* assez long, qu'est-ce que je vois? Ma particulière qui avait z'une robe blanche ou une machine équivalente, à ce qu'il me parut.

« Le capitaine m'avait donné z'un grand rideau jaune en serge, que je crois. Je déplie mon rideau, je cours sur la particulière, je lui jette le rideau sur la tête, je l'enveloppe bien dedans, je la charge sur mon dos comme un sac d'avoine et vogue la galère, je file.

« Il paraît que le capitaine n'avait pas été bien traité, car je l'entendis qui disait des sottises au vieux.

« Quand je suis dehors, je siffle. Voici Laxou qui arrive.

« — Tu la tiens? qu'il me dit.

« — Oui, que je lui réponds; mais, tonnerre!... elle pèse bigrement.

« — Veux-tu ne pas jurer ainsi devant le

beau sexe, qu'il me dit. Allons, montons à cheval.

« Il vient vers moi, défait le rideau, et baise galamment la main de l'Espagnole.

« — Comme c'est potelé ! qu'il dit.

« Il paraît que l'Espagnole était, comme on dit, z'évanouie ; car elle poussait des gros soupirs, sans rien dire du tout. Elle faisait : hon ! hon !...

« Nous la mettons tout de même à cheval,

et roule ta bosse, nous voilà partis au galop; Laxou tenant la tête de l'Espagnole renversée sur lui et la pressant dans ses bras.

« Nous arrivons.

« En entrant dans les rues, voilà qu'une lumière de réverbère, ou plutôt d'un vieux quinquet tombe sur la *boule* de la soi-disant Espagnole.

« Horreur!... elle était toute noire!...

« — Fichu imbécile! hurle le capitaine. Tu as fait un beau coup!...

« Finalement, je m'étais trompé. Au lieu d'enlever la fille de l'Espagnol, j'avais t'enlevé z-un gros nègre qui était subjectivement son cuisinier. Le vêtement blanc m'avait z'enduit z'en erreur. »

Inutile de dire que cette histoire fut accueillie avec force éclats de rire.

On porta un toast aux amours du capitaine Laxou et après le repas chacun se sépara.

— C'est le repas des fiançailles, dit le général ; dans huit jours les noces.

— Nous y serons, dit Champcarré.

Et serrant mystérieusement la main du général, il lui fit cette citation latine que son gendre lui traduisit :

O passi graviora dabit Deus his quoque finem.

FIN DU COMPÈRE LEROUX.

UN RÉCIT DANS LES PYRÉNÉES.

Un récit dans les Pyrénées.

Au printemps de l'année 1856, je me trouvais dans les Pyrénées. — Le mois de mai commençait à peine. — Les touristes et les Parisiens, que le caprice, la mode ou la souffrance amènent chaque été aux eaux bienfai-

santes de Barèges, de Cauterets, de Bagnères-de-Luchon, etc., n'affluaient point encore. — Je *jouissais* donc (et ce n'est pas sans intention que je souligne ce mot), je *jouissais* donc d'une solitude à peu près complète.

Je profitai de cette liberté absolue pour visiter à loisir, sans guide et sans compagnons, ces belles montagnes si souvent décrites, et tellement au-dessus de toute description, et j'éprouvais une joie sans mélange en ne rencontrant point au bord d'un gave écumant, ou au détour d'un chemin encaissé entre des roches basaltiques, des cavalcades de femmes en robes roses et en larges chapeaux de paille d'Italie, escortées de leurs cavaliers, le panama de

cent écus sur la tête, le cigare aux lèvres, et le lorgnon dans l'arcade sourcillière.

Robes roses et panamas ôtent, pour moi, les trois quarts de leur charme et de leur poésie aux plus grandioses merveillés de la nature. — Les Anglais m'ont gâté la Suisse!

C'est absurde! — Eh! mon Dieu! je n'en disconviens point; mais que voulez-vous? je suis ainsi fait et je n'ai nul espoir de changer jamais! — Il faut me plaindre et non pas me blâmer...

J'avais loué pour quelques semaines un de

ces petits chevaux montagnards, au poil rude et à l'œil sauvage, aux allures énergiques et aux jarrets d'acier. — Avec lui je gravissais des pentes à peu près inaccessibles, et pas une seule fois, sur les versants les plus rocailleux, je ne l'avais senti fléchir ou chanceler.

Ce bidet, noir comme la poudre, avait reçu de moi le nom de *Black.* — Il me témoignait quelque attachement, sans doute en reconnaissance des morceaux de sucre que je lui prodiguais et dont il était extrêmement friand. Lorsque je m'asseyais à l'ombre d'une roche ou d'un sapin séculaire pour tracer sur mon album de voyage les lignes d'un croquis rapide, je laissais Black vagabonder à sa guise dans les alentours et tondre du bout des dents

l'herbe fine et parfumée. — Je n'avais qu'à l'appeler pour le voir accourir auprès de moi.

Un jour, depuis quarante-huit heures, Black et moi nous avions quitté Bagnères-de-Luchon, point central d'où rayonnaient mes excursions.

Nous avions passé la nuit, lui dans une écurie ouverte à tous les vents, moi dans une chambre d'auberge qui n'était pas beaucoup plus confortable que l'écurie; puis, au matin, nous nous étions remis en route, frais et dispos, marchant un peu au hasard et tout droit devant nous, l'un portant l'autre, — suivant, non pas des routes royales, ni même des che-

mins de grande communication, mais des sentiers à peine frayés.

J'avais dans mon bissac des provisions pour tout le jour, il m'importait donc peu de ne point rencontrer un gîte avant le soir. — Les horizons les plus splendides se déroulaient autour de moi. — J'éprouvais la double jouissance de la solitude et de l'enthousiasme.

Vers midi, je traversais un petit bois. — La feuillée, d'un vert tendre, jetait son ombre fraîche sur une mousse plus épaisse que les plus beaux tapis de la Savonnerie. — Un petit ruisseau courait sur les cailloux avec un clapotis mystérieux. — L'ombre, la mousse, la

voix du filet d'eau, tout se réunissait pour m'engager à faire une halte.

Je descendis de cheval; — je débarrassai Black de sa bride; — je m'assis au bord du ruisselet et je commençai un repas frugal, — un peu moins frugal cependant que celui dont il est question dans *Gil Blas*.

Ce repas achevé, j'appelai Black. — Il arriva docile. — J'allais me remettre en selle, lorsque mon pied porta à faux sur un caillou roulant.

J'éprouvai une vive douleur et je tombai

à genoux. — Je crus à un engourdissement passager, et, au bout de quelques secondes, je me relevai. — La douleur se fit sentir aussitôt plus aiguë, et je m'aperçus avec une réelle inquiétude que je m'étais donné une entorse, et qu'il me serait impossible de remonter à cheval.

Ne vous y trompez pas, bienveillant lecteur dont le regard parcourt ces lignes, — ma situation était comique au premier coup d'œil, je l'avoue ; mais, en même temps, elle était extrêmement grave, ou du moins elle risquait de le devenir.

Condamné à une impuissance absolue par

cette entorse malencontreuse, il me fallait attendre les secours du premier passant que le hasard enverrait à mon aide. — Or, le dieu hasard est un dieu aveugle et sourd... Je me trouvais dans un endroit perdu, loin de tout chemin fréquenté, loin peut-être même de tout endroit habité — Le passant, mon unique espoir, pouvait tarder longtemps... — Dans ce cas, que devenir ? En moins de vingt-quatre heures j'aurais épuisé mes provisions, et ensuite ?..

Entre nous, cette pensée me donnait un petit frisson.

Heureusement, mon inquiétude, — je de-

vrais dire mon angoisse, — ne fut pas de bien longue durée.

Vers les cinq heures du soir, j'entendis retentir à une faible distance du petit bois une de ces mélodies naïves et originales dont les échos des Pyrénées répètent si souvent les notes cadencées. — Presque en même temps, un paysan revêtu du pittoresque costume montagnard s'engagea dans le petit bois et se dirigea de mon côté.

Au moment où il me vit, sa bonne figure, pleine de franchise et de jovialité, exprima quelque surprise. — Il interrompit sa chanson; — il s'arrêta à trois pas de moi, et; dans

le patois méridional que je comprenais un peu, il me demanda ce que je faisais là et pourquoi j'étais si pâle.

Je lui répondis en lui montrant ma cheville gonflée et ma jambe gauche réduite à une inaction forcée.

Il fit un geste de compassion et d'encouragement en murmurant :

— Ça ne sera rien.

Puis, comme j'avais appelé Black, il me

souleva dans ses deux bras vigoureux et me mit en selle. — Mon pied droit s'appuyait seul sur l'étrier, — l'autre pendait inerte et horriblement douloureux.

—Allons-nous bien loin ?.,.— demandai-je.

— Tout près .... — répondit-il laconiquement, en prenant Black par la bride et en se remettant en marche d'un pas rapide.

En effet, au bout de moins d'une demi-heure, nous atteignions le sommet d'une de ces collines qui sont en quelque sorte les contre-forts de la chaîne pyrénéenne, et, depuis cette éminence, j'apercevais à quelques cen-

taines de pas devant nous, dans un pli du vallon, un petit village enveloppé de verdure et s'adossant à des rochers taillées à pic comme les falaises des côtes normandes.

— Plus que quelques instants de patience, — fit le paysan en désignant de la main gauche le hameau que le soleil couchant dorait de tous ses feux.

Nous franchîmes la déclivité du vallon, et bientôt nous nous arrêtâmes devant une de ces maisons, moitié ferme et moitié chaumière, dont la capricieuse architecture et le pittoresque désordre font la joie des paysagistes.

Le principal corps de logis, aux murs blanchis à la chaux,— disparaissant à demi sous les rameaux épars d'une vigne luxuriante,— était flanqué à droite et à gauche de deux hangars encombrés d'instruments aratoires et d'ustensiles de ménage. — Sur les toits de chaume, pareils au bonnet fourré d'un vieillard, s'ébattaient joyeusement des bandes de pigeons. — Des coqs au plumage orgueilleux, des poulets bariolés, des canards aux reflets de velours, gloussaient et coassaient en picorant çà et là autour des bâtiments. — Quelques moineaux audacieux se disputaient en pépiant les grains d'avoine oubliés dans une mangeoire portative.

Mon guide m'enleva de la selle que j'aurais

été fort incapable de quitter sans lui, et me porta dans la maison, tandis que cinq ou six enfants curieux se rassemblaient antour du cheval livré à lui-même.

C'est un pinceau ou tout au moins un crayon, et non point une plume, que je voudrais avoir en ce moment pour décrire l'intérieur simple et charmant de cette ferme hospitalière.

La pièce principale était une chambre assez vaste. — En face de la porte d'entrée se trouvait une haute et large cheminée en pierre grise, portant sur son manteau les objets les plus disparates : — une longue carabine rete-

nue dans la position horizontale par deux crochets : — une statuette en plâtre, enluminée, représentant la Vierge Marie tenant dans ses bras l'enfant Jésus ; — deux vieux pistolets d'arçon du temps de l'Empire ; — un rameau de buis bénit des dernières Pâques, etc. etc.

Une porte à droite laissait entrevoir dans la pénombre les premières marches d'un escalier de bois conduisant à l'étage supérieur ; — une seconde porte communiquait avec la grange d'où s'exhalait une bonne odeur de fourrage.

Sur la muraille blanche se voyaient, l'une au-dessus de l'autre et fixées par des clous à grosses têtes, deux images, l'une militaire,

'autre religieuse, violemment peinturlurées de bleu, de rouge, de jaune et de vert.

L'image du haut représentait un chasseur d'Afrique en grande tenue, fraternisant avec un grenadier de la garde impériale. — L'image du bas offrait la divine figure du Christ rayonnant sous la couronne d'épines, et tenant dans sa main le globe symbolique.

Du côté opposé, un immense dressoir en noyer poli que l'âge et la fumée avaient rendu aussi noir que du vieux chêne, supportait de la vaisselle d'étain brillant comme de l'argenterie et quelques-unes de ces antiques et adorables faïences, que les amateurs de ce qu'on

est convenu d'appeler le *bibelot*, payent aujourd'hui volontiers au poids de l'or.

Les ustensiles de cuisine pendaient accrochés à la droite et à la gauche du dressoir.

Une table en chêne, carrée, à pieds contournés, complétait, avec une huche, un fauteuil antique, une demi-douzaine de chaises et autant d'escabeaux, le mobilier de la pièce que je viens de décrire. — Une planche suspendue au plafond par les deux bouts, ployait sous la lourde charge de plusieurs grandes *miches* de pain bis. — Enfin, sous le manteau de la cheminée, cinq ou six crochets de fer soutenaient

des quartiers de lard, du jambon et des pièces de bœuf fumé.

Deux jeunes femmes et trois enfants animaient cet intérieur dont je viens de mettre sous les yeux de mes lecteurs la photographie. L'une de ces femmes, brune et grande et d'une très-remarquable beauté, ressemblait à ces divines Italiennes dont les pinceaux de Titien Vecelli aimaient à reproduire les nobles visages et les formes splendides. — La seconde, plus jeune de quelques années, offrait les traits doux et chastes, et l'angélique expression des vierges de Raphaël.

L'aîné des enfants, jeune gars d'une dizaine

d'années, faisait gravement l'exercice avec un échalas dont il se servait en guise de fusil ; — les deux autres, âgés l'un de quatre ans et le dernier de trois ans tout au plus, se roulaient à demi vêtus, sur le plancher, avec de jeunes chats.

— Ma femme, ma sœur et mes enfants... — me dit le paysan en m'installant au coin de la cheminée dans le vieux fauteuil séculaire garni d'une tapisserie dont le temps avait respecté la trame, mais rongé les couleurs.

Ce premier devoir d'hospitalité accompli, le brave montagnard examina de nouveau ma cheville gonflée, et reconnut que je ne m'étais

point trompé en croyant avoir une entorse. — Il entoura ma jambe avec des bandes de toile imbibées d'eau froide, et il ajouta : -- Demain, de grand matin, j'irai chercher le ***rebouteur*** qui demeure à trois lieues d'ici...

Un rebouteur, — peut-être ceux qui lisent ces lignes l'ignorent-il, — est assez ordinairement un fermier, un berger, un maréchal-ferrant, qui sans être le moins du monde médecin ou chirurgien, sans posséder même la moindre notion d'anatomie, guérit en quelques minutes, et d'une façon merveilleuse, les entorses et les foulures, en opérant sur la partie malade des attouchements dont le résu lta victorieux fait l'étonnement de la science.

Le lendemain, en effet, le rebouteur arriva, et, après m'avoir fait effroyablement souffrir pendant une dizaine de minutes, il me déclara que toutes choses étaient remises en état, — mais que, par prudence, il serait bon de m'abstenir de marcher pendant quelques jours. — En conséquence, je demandai à être transporté dans l'auberge du village ; mes hôtes n'y voulurent point consentir et ils m'affirmèrent avec une cordialité parfaite que je ne les gênerais en aucune façon en restant chez eux. — Je ne me fis pas prier pour accepter, et pendant une semaine je vécus de la vie de cette famille véritablement patriarcale. — Je ne quittais mon lit que pour venir, à cloche-pied, prendre place au coin du foyer.

Bientôt je connus presque dans les moin-

dre détails, tout ce qui pouvait intéresser ces braves gens. — Ils étaient heureux. — Un seul chagrin, ou plutôt une seule inquiétude, se mêlait à leur bonheur. — Jean Laterrade, le frère de mon hôte, appartenait à l'un des héroïques régiments de ces zouaves, surnommés les *premiers soldats du monde* par un général qui s'y connaissait, — Jean Laterrade était en Crimée. — Sa famille avait appris indirectement qu'une blessure, reçue à l'assaut de la tour de Malakoff, l'avait fait envoyer à l'hôpital. Depuis lors plusieurs mois s'étaient écoulés, et aucune nouvelle du jeune soldat n'était venue rassurer les siens, qui se demandaient avec angoisse, s'il fallait espérer encore, ou si le pauvre enfant des montagnes reposait dans une tombe inconnue sur une terre étrangère et lointaine.

Lorsqu'il était question de ce frère bien-aimé — (ce qui revenait dix fois par jour), — mon hôte étouffait un gros soupir et les yeux des deux femmes se mouillaient de larmes. — Que de cierges avaient déjà brûlé pour l'absent, devant l'image de la Vierge, dans la petite église du village ! — Quelles ferventes prières montaient, matin et soir, vers le Dieu des armées !...

Cependant, au bout d'une semaine, ma jambe avait repris sa force. Je ne voulais pas abuser indéfiniment d'une hospitalité toute écossaise. — Je comptais, le lendemain, prendre congé de mes hôtes.

Depuis ma chambre où je mettais en ordr

les premiers feuillets d'un roman commencé, j'entendis tout à coup retentir un cri de femme, — un cri qui n'avait rien d'effrayant, car il n'exprimait que la joie la plus vive et la plus profonde. — A ce cri succédèrent des murmures de voix émues, entrecoupés par des baisers sonores.

Que se passait-il donc?

J'ouvris la porte qui donnait accès dans la salle commune, et je vis un tableau touchant que les crayons d'un artiste habile auraient reproduit avec bonheur.

Un jeune soldat, revêtu de l'uniforme glorieux des zouaves et le bras gauche soutenu par une écharpe, se penchait vers la femme de mon hôte, assise auprès de la table de chêne et tenant dans ses bras son dernier enfant que la longue barbe du zouave effrayait un peu. — Le second bambin, plus familier, jouait avec la croix d'honneur noblement gagnée, brillant sur la veste poudreuse. — L'aîné des garçons tenait fièrement le fusil de munition et semblait se dire : — Moi aussi, quand je serai grand, je serai soldat !

La jeune fille, émue jusqu'aux larmes, se tenait debout derrière la chaise de sa belle-sœur, et mon hôte lui-même, sur le seuil de la porte, disait aux voisins accourus :

— Oui... oui... c'est lui... c'est bien lui !... le voilà !

C'était Jean Laterrade, en effet, qui venait passer dans sa famille un congé de semestre, et qui s'étonnait fort que les deux lettres écrites par lui, depuis sa convalescence, ne fussent arrivées ni l'une ni l'autre à leur adresse...

Entre le zouave et moi la connaissance fut bientôt faite.

Rarement j'ai rencontré un caractère plus franc, plus loyal, plus sympathique que celui

de ce brave garçon. — Dès le soir de ce même jour, nous étions les meilleurs amis du monde. — En apprenant que mon projet était de continuer mes excursions dans les Pyrénées, il m'engagea à retarder mon départ de deux ou trois jours et il offrit de m'accompagner ensuite.

— Personne au monde, — ajouta-t-il, — ne pourrait vous guider comme moi...—Avant d'être soldat j'étais un peu contrebandier, et je connais les moindres défilés de nos montagnes aussi bien que les rues de mon village... — Acceptez-vous?...

Naturellement, j'acceptai. — Le troisièm

jour, au matin, nous nous mettions en route, nous franchissions le versant des Pyrénées françaises et nous mettions le pied sur la terre espagnole. — Nos pérégrinations durèrent près d'un mois, et ce mois me parut bien court...

Je vous souhaite à tous, amis lecteurs, un compagnon de voyage pareil à Jean Laterrade. — Le brave garçon, doué d'un esprit naturel singulièrement vif et primesautier, aimait à raconter, et racontait avec verve et originalité. — Il savait par cœur toutes les légendes, toutes les chroniques, toutes les traditions pyrénéennes.

Je remplirais facilement les pages de dix

gros volumes, si je voulais reproduire seulement la moitié de ses récits. — J'en vais choisir un entre cent. — S'il a le bonheur de vous plaire, je pourrai détacher encore quelques grains du chapelet de mes souvenirs.

Nous nous trouvions, Jean Laterrade et moi, sur la route qui mène de Gavarnie à Broto en traversant les Pyrénées, route abrupte et difficile, décrivant des angles aigus et des coudes brusques dans la montagne, longeant des abîmes vertigineux, se perdant sous les voûtes obscures de forêts dix fois séculaires. — Nous venions de nous arrêter à l'un des coudes formés par cette route, trois ou quatre lieues plus loin que le point précis où finissent les

plaines espagnoles et où commencent les premiers mamelons de la chaîne des Pyrénées.

Un aplatissement de la montagne faisait une sorte de large terrasse que le chemin traversait. — Cette terrasse était bornée d'un côté par des rochers à pic, entre lesquels circulaient quelques sentiers étroits tracés par les chèvres et les petits pâtres. — De l'autre côté se trouvait un gouffre d'une profondeur telle, que les cimes des plus hauts sapins croissant aux deux tiers de l'escarpement partout où se trouvait un peu de terre végétale parmi les fissures des blocs de granit, n'atteignaient point, à beaucoup près, le niveau de la plateforme.

A l'une des extrémités de cette terrasse, et s'adossant aux rochers, se voyait une maison en ruine, dont le lierre et les lichens couvraient presque entièrement les décombres.

Jean Laterrade étendit son bras vers ces ruines.

— Regardez bien cela.... — me dit-il.

— Ces débris de vieux murs?...

— Oui.

— Qu'est-ce que c'est?

— C'est, ou plutôt ce fut jadis la demeure d'un gaillard qui s'appelait *Jean* comme moi. — Jean le Diable, — en bon espagnol... *Juan el Demonio*.

— Y a-t-il une histoire à propos de votre homonyme Jean le Diable?

— Il y a une histoire.

— Racontez-la-moi.

— La voici.

C'est le récit de mon compagnon le zouave que je vais vous transcrire aussi fidèlement que faire se pourra.

Il y a cent ans, ou environ, la maisonnette dont je contemplais les ruines éparses était debout et florissante. — L'ardente réverbération du soleil avait revêtu de ses tons les plus

chauds et les plus dorés la blancheur primitive des murailles. — Un double pied de vigne grimpait des deux côtés de la porte, serpentait contre la façade en festons élégants, s'enroulait gracieusement autour des étroites fenêtres aux petits carreaux cerclés de plomb, et laissait un de ses rejets entrer familièrement à l'intérieur, comme un hôte amical, par une sorte d'œil-de-bœuf ouvert au premier étage. — Un peu au-dessus de la porte était pratiquée une petite niche. — Dans cette niche se voyait une informe statuette de la madone, grossièrement taillée dans un bloc de bois et revêtue par un artiste naïf des couleurs les plus éclatantes et les plus splendides.

Au-dessous de la niche se balançait, en guise

d'enseigne, une grosse touffe de houx et de genêt épineux, indiquant une *posada* ou hôtellerie.

Au jour et à l'heure où commence notre narration, le soleil se couchait derrière les cimes roses et violettes des Pyrénées.

Au fond, — aussi loin que pouvait s'étendre le regard ébloui, — apparaissaient les plaines immenses de l'Aragon, noyées à demi dans cette vapeur rousse et transparente qui naît des feux du soleil à son déclin. — Parfois un dernier rayon, — une lueur suprême, — un étincellement capricieux, faisaient resplendir,

comme des émeraudes et comme des saphirs sur la pourpre d'un manteau royal, les lacs, — les rivières, — les ruisseaux.

Les lointains fuyaient ainsi, s'échelonnant dans une perspective infinie jusqu'aux confins de l'horizon, où leurs teintes pâlies s'unissaient aux tons éclatants du ciel, mêlés d'azur et d'or. — L'atmosphère, dans ses couches supérieures, était d'une telle pureté qu'à peine voyait-on flotter çà et là quelques petits nuages d'un rose vif frangés d'une ligne de feu.

Le premier plan formait à ce lointain un

magnifique *repoussoir*. — D'abord le chemin aux brusques zigzags, pavé de larges laves et suivant les contours de la montagne pour arriver à la terrasse, dont le sol granitique et crevassé laissait pousser par endroits une herbe fine et touffue semée de petites fleurs rouges et jaunes. — Puis la balustrade délabrée, faite de troncs de sapins assemblés grossièrement sans même qu'on les eût dépouillés de leur écorce, et servant de garde-fou au bord du précipice.

A droite, la route montant toujours et semblant suspendue aux flancs nus et lisses des vieux rocs, — enfin, sur la plate-forme et pour compléter l'ensemble du paysage, un groupe

animé et charmant, composé d'un homme de trente-deux ou trente-trois ans, et d'une jeune femme qui pouvait en avoir à peu près vingt-cinq.

A leurs pieds jouait un bel enfant de six à sept ans, caressant de ses petites mains la tête énorme d'un molosse au mufle sanglant, aux yeux féroces, dont le regard cependant se faisait doux et tendre en se fixant sur l'enfant.

Tout en fumant le classique *papelito* andalou, l'homme lutinait la jeune femme, qui souriait à ses agaceries et les repoussait à demi avec une coquetterie pleine de tendresse.

C'était le mari et la femme, — Juan et Rosita, — les maîtres de la *posada*.

Juan, grand, leste, vigoureux, bien découplé, offrant des traits énergiques et pleins d'expression, portait ce costume espagnol si connu qu'il nous paraît complètement inutile de décrire.

Rosita rappelait la beauté luxuriante des plus admirables types du divin maître Esteban Murillo. — Brune comme une Moresque, avec des yeux noirs dont le regard coulait, chargé de flammes électriques, entre de longs cils de velours, elle réunissait une grâce sin-

gulière et provoquante à des proportions splendidement développées. — Sa démarche avait cet onduleux et irrésistible balancement que dans les Espagnes on nomme *meneho*. — Ses longs cheveux noirs, aux reflets chatoyants, pouvaient en se dénouant la couvrir tout entière. — Dans les torsades de cette opulente chevelure, la jeune femme avait piqué une rose épanouie.

Juan et Rosita riaient et causaient, présentant la plus parfaite image de l'amour heureux et du bonheur sans nuages.

Par intervalles, on entendait retentir dans

le lointain le babillage sonore et capricieux des grelots des mulets; — mais ce bruit de plus en plus vague et indistinct s'éteignait peu à peu.

— Va chercher ta guitare, Juan, — dit Rosita tout à coup, — je veux chanter.

Juan entra dans la posada, et il en ressortit presque aussitôt, tenant à la main, ni plus ni moins ma foi qu'un véritable Espagnol d'opéra-comique, une de ces guitares de forme ancienne, qu'on retrouve si souvent dans les tableaux de Van-Loo.

Rosita lança dans l'espace quelques notes éclatantes qui s'égrenèrent au loin comme des fusées d'harmonie. — Juan préluda, et la jeune femme se mit à chanter ces couplets d'une ancienne chanson, héritage poétique transmis de génération en génération, depuis le temps du roi Boabdil :

Je suis une fille d'Asie;
L'ombre d'un vieux figuier abrita mon berceau!
Mes ancêtres, tribu choisie,
Passaient la grande mer comme on passe un ruisseau.

***

J'avais douze ans, lorsqu'un derviche,
Cassé comme un bambou, sous un pied d'éléphant,

Me dit : je veux te faire riche ;
Viens à Smyrne avec moi, ma gracieuse enfant !....

***

A sa promesse séduisante,
Je préférai la fuite avec ma pauvreté.
Depuis je vis Athènes, Zante,
Malte, dans l'Océan comme un écueil jeté.

***

Tout amour me trouva rebelle !
Un Grec, pour un baiser, me donnait ses poignards ;
Un Hongrois, qui me trouva belle,
Me promit cent maisons et cent serfs montagnards.

Ici, la voix de Rosita devint émue, tremblante, passionnée, comme si la jeune femme éprouvait elle-même le sentiment qu'allait exprimer le dernier couplet de sa chanson.

Non!.... sous une zone lointaine,
Sur le flanc d'un vieux mont dans l'Aragon perdu,
Aux lèvres d'un beau capitaine,
Mon cœur, hélas! demeure à jamais suspendu.

En ce moment, une voix fraîche et sonore s'éleva de l'endroit où la route descendant vers la plaine disparaissait en tournant derrière un rocher. Cette voix chanta le refrain la ballade de Rosita.

— C'est Pablo, — dit Juan en posant sa guitare sur le banc de pierre qui se trouvait à côté de la porte de la posada.

En même temps un jeune garçon paraissait à l'angle du sentier ; — il était de petite taille, basané de visage comme un mulâtre; — il semblait avoir douze ou treize ans à peine ; — l'intelligence et la résolution étincelaient dans ses grands yeux sombres.

Pablo arriva jusqu'au groupe, dont les chants s'étaient interrompus à son approche ; — il sourit à Rosita, — il caressa la grosse tête que le dogue montagnard apporta sous sa

main ; — il embrassa l'enfant qui se roulait à terre.

Juan lui tendit la main comme à un homme et la serra, en lui disant :

— Y a-t-il du nouveau?

— Il y en a.

— Tu as à me parler?

— Oui.

— Alors, entrons dans la maison. — Ce vent de la montagne est un espion et un traître, — il écoute les paroles que l'on se dit tout bas, et il va les répéter à trois lieues dans la plaine.

L'enfant et l'homme franchirent la porte de la posada sans que la jeune femme fit un seul mouvement pour les suivre. — Ils ressortirent au bout de quelques minutes.

Juan se frottait les mains et semblait joyeux.

— Voilà qui va bien ! — murmura-t-il.

Puis il ajouta, en s'adressant à Rosita :

— Allons, ma chère âme, à la besogne !... il s'agit de prép dîner...

— Nous attendons du monde ? — demanda l'Espagnole.

— Oui.

— Des étrangers ?

— Sans doute.

— Plusieurs personnes?

— Trois hommes... — la trinité! une vilaine trinité!...

— Quels sont ces hommes?

— Des gens de justice.

Rosita pâlit légèrement.

— Des gens de justice! — répéta-t-elle.

— Quels beaux mulets!... — s'écria Pablo.

— De qui parles-tu? — demanda Juan avec un bruyant éclat de rire.

— De qui parlerai-je, sinon des montures du corrégidor et de ses suppôts?...

— A la bonne heure!... — J'ai cru d'abord

que tu manquais de respect aux hommes de loi...

— Jamais plus fiers mulets n'ont fait sonner leurs sonnettes et tinter leurs grelots de Fiscal à Broto et de Broto à Fiscal!

— Ma foi, — dit Juan, — je ne suis pas prophète, et pourtant je parierais volontiers que c'est une bonne aubaine qui nous arrive là!

— Des justiciers aussi bien montés doivent être des gens d'importance. — Des gens d'im-

portance ont la bourse bien garnie. — Quand la bourse est bien garnie, la dépense s'en ressent.

— De tout cela, je conclus que nous recevrons quelque notable éclaboussure des maravédis qui vont entrer en branle.

— J'avais prié la madone ce matin, — répondit Rosita, — et je lui avais promis un petit cierge si la journée était bonne pour nous.

— Eh bien, — reprit Juan, — ou je me

trompe fort, ou la madone aura son cierge, et peut-être, au lieu d'un petit, pourras-tu, ma chère âme, lui en offrir un gros !...

— Amen ! — fit la jeune femme.

— Entendez-vous? — demanda Pablo en imposant silence, du geste, aux deux interlocuteurs.

Au bout d'un instant, Juan répondit :

— J'entends la petite voix sonore des grelots qui babillent.

— Ce sont les grelots des mulets de nos voyageurs. — Ils ont dépassé déjà le troisième tournant de la route ; — dans moins d'une demi-heure ils arriveront ici.

— Où ils seront les bienvenus, — dit Rosita.

Une demi-heure, en effet, ne s'était pas écoulée quand trois cavaliers bien montés débouchèrent à la fois sur la plate-forme que nous avons décrite.

Deux des membres de cette petite troupe

marchaient l'un à côté de l'autre; ce qui semblait indiquer une égalité à peu près complète de rang et de position. — Le troisième, un subalterne sans doute, les suivait par derrière à une distance de cinq ou six pas.

Pablo n'avait rien exagéré en parlant de la beauté hors ligne des montures de ces cavaliers. — Leur poil était lisse et brillant comme celui de chevaux de pur sang, — leur encolure hardie, — leurs jarrets larges et nerveux, et leurs longues oreilles fièrement redressées.

De majestueux pompons écarlates, assez

semblables à ceux qui ornent aujourd'hui les bonnets à poil de nos tambours-majors, se balançaient sur leur tête et ajoutaient encore à l'air de distinction qui leur était naturel.

Voilà pour les bêtes. — Un mot des gens, s'il vous plaît.

A quelques toises de la porte de la posada, l'un des arrivants éperonna son mulet et se trouva ainsi seul en avant et à une courte distance de ses deux compagnons. — Ce cavalier était un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, bien portant et bien conservé. — Sa courte taille et son ample embonpoint le

faisaient ressembler à une barrique, tandis que son visage rond et rouge, illustré de rubis et d'un nez écarlate, — une vraie *trogne* de Falstaff, — prouvait que de lui à un tonneau la comparaison était judicieuse ; car l'un et l'autre, l'homme aussi bien que la futaille, devaient être souvent remplis du même jus. — Cette face enluminée offrait une expression joviale et réjouissante.

Ce quidam se trouvait pour ainsi dire perché sur le dos de sa monture, dont ses jambes petites et courtes serraient de leur mieux les larges flancs. — Mais ce mieux ne suffisait guère.

Le digne homme portait un vêtement de

couleur noire, — des bas de soie noire, des souliers à boucles d'acier. — A l'arçon de la selle pendait un large chapeau de feutre noir, remplacé sur la tête du voyageur, pendant la chaleur du jour, par un chapeau de paille d'un énorme diamètre.

Auprès de son gros compagnon, le second cavalier avait l'air d'une antithèse; — il était aussi long, — aussi mince, — aussi sec, — aussi fluet, — aussi maigre, — aussi osseux, — aussi dégingandé, — que l'autre était massif, trapu, ventru et charnu. — Ses traits blêmes et renfrognés exprimaient autant de méchanceté sournoise et de mauvaise humeur chagrine que la large face de l'autre disait de gaieté et d'insouciance.

Evidemment la nature, en un jour de goguette, s'était amusée à ôter au second cavalier ce qu'elle donnait de trop au premier.

L'homme maigre et pâle était tout vêtu de noir jusqu'au couvre-chef inclusivement, car il ne s'était point permis la molle volupté d'un chapeau de paille.

Quant au troisième arrivant, rien ne se pouvait voir de plus pantagruéliquement grotesque que sa mine et sa tournure.—Il semblait pâli par un immense effroi.—Il vacillait éperdument sur sa selle dont il tenait pourtant le pommeau entre ses mains crispées. -A chaque

mouvement du mulet il faisait un brusque soubresaut, suivi d'une violente oscillation en avant ou en arrière. — Ses pieds, larges et plats, chaussés d'énormes souliers mal cirés, — entraient jusqu'à la cheville dans les étriers.

De plus, son chapeau pendait sur ses épaules, retenu à son cou par une mince lanière de cuir.

Au moment où les mulets des deux premiers cavaliers s'arrêtaient court devant la porte de la posada, la monture du troisième

personnage, guidée par son instinct d'imitation, s'arrêta non moins brusquement.

Cette transition subite du mouvement à une immobilité absolue, désarçonna complètement notre homme.—Il perdit le peu d'équibre qui le maintenait en selle, et il tomba en avant, à cheval sur la bride.

Dès qu'il se fut remis sur ses jambes, qu'il eut palpé toutes les parties de son individu et qu'il se fut ainsi assuré de son état parfait de conservation, sa physionomie se modifia du tout au tout et quitta son expression craintive et désolée pour prendre un air de satisfaction

et de bonne opinion de soi-même qui paraissait lui devoir être habituel.

Juan, le chapeau à la main, attendait devant sa porte et stéréotypait sur ses lèvres ce sourire engageant, familier aux aubergistes et anx danseuses.

— Ohé ! l'hôte ! — dit le gros cavalier à chapeau de paille, — venez un peu par ici, mon brave homme, me tenir l'étrier pendant que je mettrai pied à terre.

Juan s'élança avec une obséquiosité servile.

Le voyageur maigre était descendu de sa monture d'un air grave et solennel. — Quant au troisième, nous savons qu'il n'avait point à s'occuper des moyens de quitter sa selle. — C'était une affaire faite.

Juan et Pablo emmenèrent les mulets sous un hangar qui servait d'écurie.

— Eh! vite, ma commère, préparez-nous à souper, — reprit le gros homme en s'adressant à Rosita dont il caressa le menton d'un air moitié paternel, moitié libertin, — et si vous avez dans l'âme, comme je n'en doute

pas, à voir vos beaux yeux, quelques sentiments chrétiens et charitables, vous ne perdrez pas une minute, car nous venons de Fiscal, — nous n'avons rien mangé depuis Broto, — et de Broto ici je vous réponds que la course est bonne et donne un appétit d'enfer!...

— Que faudra-t-il servir à vos seigneuries? — demanda Rosita.

— Ce que vous aurez de meilleur! — Pourvu que ce soit excellent et qu'il y en ait beaucoup, nous ne vous en demanderons pas davantage, mon enfant.

— Vos seigneuries coucheront-elles ici ?

— Eh ! Sainte Vierge ! ma mignonne, où voulez-vous que nous couchions, si ce n'est ici ? Croyez-vous donc que les cailloux de la montagne soient des lits bien mollets et bien tentants ?... Oh ! que nenni !... Si mal couchés que nous soyonschez vous, nous y serons toujours mieux qu'en plein air !... — N'est-il pas vrai, compère Esteban ? — ajouta le gros homme en s'adressant à son maigre compagnon, qui répondit :

— *Bene !... Bene !... Optime !...*

— Et toi, Gil, que penses-tu de notre voyage? — demanda le premier interlocuteur à son second acolyte.

— Ma foi, maître Pérès, — répliqua le personnage ainsi interpellé, — je pense que j'aimerais beaucoup me trouver, à l'heure qu'il est, dans ma petite maison de Fiscal, et que le banc peint en vert, qui est à côté de ma porte, me paraît cent fois préférable à la selle maudite de votre mulet! Mais enfin, puisque nous sommes ici et qu'il faut y rester, je trouve que l'air de la montagne creuse abominablement l'estomac et je déclare que je ferai grandement honneur au souper qu'on va nous servir...

— Voilà qui est judicieusement parler, mon ami Gil !... Entrons donc dans la maison et tâchons de hâter un peu les préparatifs du repas...

Et sans se préoccuper le moins du monde du magique panorama qui se déroulait devant eux, nos trois voyageurs franchirent la porte de la posada.

Le souper ne tarda point à être servi dans une petite pièce. Il sembla fort appétissant aux convives, qui restèrent silencieux pendant le commencement du repas, et mangèrent

comme mangent des gens qui ont à prendre leur revanche d'une longue diète. — On n'entendait que le choc des assiettes et des fourchettes, le bruit des mâchoires s'acquittant vigoureusement de leurs fonctions, et le cliquetis des verres que l'on prenait pleins sur la table et que l'on y replaçait vides.

Enfin le premier appétit s'apaisa. — Pérès recula quelque peu sa chaise, — il remplit son verre d'un vin de Ciudad-réal assez bon et il dit :

— Venez un peu par ici, mon hôte, s'il vous plaît.

Le maître de la maison s'avança.

— Comment vous appelez-vous, mon ami?

— Juan Veloso, pour vous servir.

— J'ai quelques questions à vous adresser.

— Des questions, à moi... — Dans quel but?...

— Dans le but d'éclairer les démarches de la justice.

— Votre Seigneurie est magistrat?

— Corrégidor de Fiscal. — Messire Esteban Gallina, que voici, est un second moi-même, et Gil Babledo, que voilà, est mon secrétaire.

Juan s'inclina d'un air soumis et respectueux, et répondit :

— Je suis aux ordres de vos seigneuries...

— Il s'agit du bandit *el Demonio !..*, — reprit Pérès.

— Ah ! ah !... — fit Juan, tandis que son visage prenait une expression indéfinissable.

Pour la complète intelligence des événements qui vont suivre, nous devons entrer ici dans quelques courts détails.

L'Espagne — personne ne l'ignore — a toujours été la terre classique des bandits. — A l'époque où se passaient les faits que nous allons raconter, la partie des Pyrénées où se trouve placée la scène de notre récit servait d'asile à une poignée de gentilshommes de

grands chemins, d'une audace et d'une habileté remarquables, guidés par un chef dont le nom seul inspirait l'effroi : — le fameux Juan *el Demonio.*

La terreur qui se faisait autour du nom de Juan le Diable était d'autant plus profonde, qu'un étrange mystère entourait le bandit. — On ne connaissait ni sa famille, ni le lieu de sa naissance, ni même son visage. — Ceux qui avaient été dévalisés par *el Demonio* et sa bande ne s'accordaient en aucune façon sur le signalement du brigand; — il était grand, selon les uns, — petit, selon les autres; — tous rapportaient cependant que son visage paraissait noir comme la gueule de l'enfer.

Bien des gens prétendaient qu'*el Demonio* n'était en réalité qu'un démon revêtu d'une apparence humaine pour venir faire le mal en ce monde, et changeant à son gré de forme et de figure. — Cette opinion s'était généralement accréditée et ne trouvait guère de contradicteurs.

Plus d'une fois les paysans de la plaine et de la montagne avaient chargé leurs longues carabines et formé des bandes pour tâcher de découvrir la retraite d'*el Demonio,* et pour le traquer ensuite dans cette retraite comme une bête fauve. — Jamais ils n'avaient pu venir à bout de le joindre. — On eut dit qu'au milieu d'eux se trouvait un espion qui prévenait le

bandit de toutes leurs démarches, assez longtemps d'avance pour qu'il lui fût possible de se tenir sur ses gardes et de les faire échouer.

Voilà où en étaient les choses. — Reprenons maintenant la conversation entre Juan l'hôtelier et le corrégidor de Fiscal...

— Vous avez entendu parler de *Juan el Demonio,* sans doute?... — demanda ce dernier.

— Si j'en ai entendu parler?... hélas!... que trop!... pour mon malheur!...

— Il vous a causé quelque préjudice?

— Il m'a ruiné, ni plus ni moins.

— Comment cela?

— J'avais jadis une demi-douzaine de mulets que je louais aux voyageurs, ce qui me rapportait beaucoup. — *El Demonio* me les a volés!...

— Très-bien.

— J'avais une vache, — pauvre bête!... — *El Demonio* en a dîné!...

— Parfait.

— J'avais quelques moutons... — *el Demonio* en a soupé!...

— De mieux en mieux!

— Enfin, depuis que sa bande occupe cette partie de la montagne, la route est devenue presque déserte... Les voyageurs aiment mieux faire un énorme détour afin d'éviter les endroits dangereux. Jugez du tort que cela fait à mon auberge.

— Gil, — dit le gros homme, — il serait fort à propos de prendre note de tout ceci.

— Mon écritoire est restée pendue à l'arçon de la selle du mulet.

— Eh bien ! allez la chercher.

— J'y cours...

Le secrétaire sortit en toute hâte.

— Me sera-t-il permis, — murmura Juan,

— de demander à Vos Excellences pourquoi elles veulent prendre note de ce que je viens de leur dire?

— Très-bien. — répondit Pérès. — Nous sommes chargés de faire une enquête sur les déprédations du bandit, et après avoir obtenu de vous tous les renseignements que vous pourrez nous donner, nous en irons demain chercher d'autres dans les habitations de la montagne.

— Ah! ah! — fit Juan, — je vous servirai de guide si vous le voulez bien.

En ce moment Gil Babledo rentra et se mit en devoir de rédiger une sorte de procès-verbal.

— Vous êtes-vous trouvé face à face avec *el Demonio*? — demanda Pérès.

— Deux fois.

— Et il ne vous est rien arrivé de fâcheux?

— *El Demonio* sait que je suis pauvre, — il ne m'a pas fait de mal.

— Si vous le rencontriez maintenant, le reconnaîtriez-vous ?

— Oui.

— Quelle est son apparence?

— Il m'a semblé qu'il était à peu près de ma taille.

— Et sa figure ?

— Elle était noire comme celle d'un nègre.

— Était-il seul ?

— Absolument seul.

— Étiez-vous armé?

— J'avais ma carabine.

— Comment n'avez-vous pas eu la pensée de vous en servir? — C'eût été cependant un beau coup de fusil. — La tête d'*el Demonio* est mise à prix; — cent écus d'or, comme vous le savez!...

— Sainte vierge! — s'écria Juan, — se servir d'une carabine contre *el Demonio!*... et pourquoi faire?...

— Pour le tuer, mordieu!...

— Votre seigneurie ignore donc que le bandit est un démon, et que, si j'avais seulement songé à le menacer, il m'aurait fait tourbillonner dans les airs comme une plume de perdrix grise, et lancé du haut en bas des Pyrénées dans la plaine, à quatre lieues d'ici, et même plus loin s'il avait voulu.

Pérès, Esteban et Gil haussèrent les épaules avec une pitié moqueuse à l'endroit de la naïve crédulité de l'aubergiste.

— Mais, mon brave homme, — dit le corrégidor, — si ce misérable était un démon,

qu'aurait-il besoin de détrousser les passants, je vous prie?...

Juan ne sembla point se rendre compte de toute la logique de ce raisonnement.

— Du reste, — reprit-il après un moment de silence, — je ne puis vous en apprendre plus long sur le compte d'*el Demonio,* puisque c'est tout ce que je sais, mais j'ajoute à cela que si vous venez à bout de débarrasser de lui la contrée, je vous bénirai, bien certainement, du plus profond de mon cœur!... Ainsi soit-il!

En ce moment le gros corrégidor jugea que le quasi-interrogatoire de l'aubergiste était suffisant. — Il lui fit signe qu'il pouvait se retirer, et il dit, en s'adressant à Esteban :

— Je crois, sauf meilleur avis, mon compère, que nous ne ferions pas mal d'aller respirer un peu devant la porte... — Une petite promenade facilitera la digestion... — Qu'en dites-vous?

Pérès et Estéban quittèrent la salle et allèrent se promener de long en large sur la plate-forme. — Gil les suivit.

Juan était resté en arrière. — Aussitôt qu'il se trouva seul, il siffla d'une façon toute particulière.

Pablo vint aussitôt le rejoindre. — Ils se parlèrent bas pendant un instant, puis le jeune homme sortit par une porte de derrière et Juan rejoignit ses hôtes.

Le soleil était alors complètement couché. — La nuit succédait d'une façon brusque au crépuscule et envahissait rapidement l'horizon. — Çà et là, au loin dans la plaine, s'allumaient quelques feux qui semblaient refléter, comme l'eau calme d'un grand lac, les

étoiles brillant au ciel ; – les grandes masses granitiques dominant la posada ressortaient en noir sur le bleu sombre du firmament.

Juan, qui causait avec le corrégidor, leva les yeux par hasard.

A plusieurs centaines de pieds au-dessus de la plate-forme, à l'extrémité d'une roche qui surplombait l'abîme, se dessinait la silhouette d'un homme de haute taille, debout et appuyé sur sa carabine, comme un *Fra Diavolo* d'opéra-comique.

— Le voilà ! — s'écria Juan, — le voilà !

— Qui? — demandèrent Pérès et ses compagnons en tressaillant.

— *El Demonio!*

— Où?

— Là.

Et, du doigt, Juan indiquait l'apparition.

— Vous en êtes sûr?

— Oui. — Je le reconnais à sa taille, — à son attitude,— à sa carabine! — D'ailleurs, on le voit souvent, le soir, pendant des heures entières, immobile sur cette pointe de rocher.

— Gil... — dit vivement le gros homme, — prends ton écritoire et écris!

Le secrétaire obéit, et il ajouta cette phrase mémorable à son procès-verbal : *Aperçu le bandit el Demonio, debout sur le haut d'un rocher.*

Quelques instants après, l'homme à la carabine avait quitté son poste.

— Je suis content de ne plus le voir, — murmura Juan; — de loin comme de près, il me fait peur!

— Ce sera un beau jour, n'est-ce pas, notre hôte, que celui où l'on pendra le bandit sur la grande place de Fiscal? — demanda Pérès à Juan.

— Oui, — répondit ce dernier, — oui... le jour où on le pendra! — Mais quand viendra ce jour?

— Bientôt, j'espère.

— Que Dieu vous entende !

— Vous nous avez dit, — reprit Pérès, — que vous nous serviriez de guide pour continuer demain notre enquête dans la montagne ?

— Je l'ai dit et je le répète. — Dès le point du jour je serai aux ordres de vos seigneuries.

— Maintenant, nous allons nous mettre au lit. — Bonsoir, notre hôte... et demain, au premier chant du coq, en route !

A l'heure convenue, Juan éveilla les trois dormeurs.

Un copieux déjeuner commença la journée, et pleine justice fut rendue à la cuisine de Rosita et au vieux vin du Val de Pénas; puis, sous la conduite de Juan, les gens de loi se mirent en route.

Ils avaient déjà fait quelques centaines de pas, quand l'énorme bouledogue dont nous avons déjà parlé accourut à leur suite, et vint appuyer ses robustes pattes sur la poitrine de on maître en hurlant joyeusement.

Juan le repoussa.

— Pourquoi chassez-vous ce brave chien qui vous caresse tant? — demanda Pérès.

— Parce qu'il faut qu'il garde la maison quand je suis absent, — répondit l'hôtelier.

En même temps il se retourna pour crier :

— Rosita, appelle Vulcain et attache-le !

Ce qui fut fait.

Les renseignements recueillis dans les deux ou trois maisons que l'on visita d'abord, n'avaient ni plus d'importance ni plus d'intérêt que ceux donnés par Juan la veille au soir.— Chacun parlait du bandit avec une terreur superstitieuse, mais personne ne pouvait donner une notion, même vague et incertaine, sur le lieu de sa retraite.

Le corrégidor se sentait découragé. — Juan lui rendit un peu d'espoir en lui disant :

— Je vais vous mener chez un montagnard

qui, dernièrement, a été dévalisé par *el Demonio* en personne. — Je crois qu'il en saura plus long que tous ceux que vous venez d'interroger... — Seulement, il faut quitter la route et entrer dans des chemins un peu difficiles, mais nous serons vite arrivés.

On s'engagea dans des sentiers que, certes, Juan n'avait pas calomniés. — Il fallait tantôt monter, tantôt descendre, — puis gravir des ravines escarpées, — tourner péniblement des rochers qu'on ne pouvait franchir, — côtoyer des abîmes profonds à donner le vertige.

Pérès suait à grosses gouttes. — La figure

d'Esteban exprimait uue mauvaise humeur plus compacte encore que de coutume. — Enfin, Gil était aussi pâle que si les aliments de son déjeuner venaient de se changer en poison dans son estomac.

De temps en temps Juan disait :

— Nous arrivons...

Mais comme on n'arrivait pas, cette espérance toujours déçue n'avait sans doute d'autre but que celui de relever le courage défaillant de ses compagnons.

A l'approche de la petite troupe, un grand vautour, posé sur le sommet d'un sapin brisé, prit tout à coup son vol.

Juan arma sa carabine, mit en joue l'oiseau et fit feu. — Le vautour tomba.

L'habile tireur alla le ramasser et fit voir à Pérès et à Esteban que la balle lui avait brisé la tête.

— Vaillamment tiré, notre hôte!.. — s'écria le corrégidor. — Si *el Demonio* eut été à la place de ce vautour, notre course serait désor-

mais sans but... — Est-ce que vous ne rechargez pas votre carabine?...

— Si!... si!... — répondit Juan.

Mais il ajouta tristement, après avoir fouillé dans ses poches :

— Ah! maladroit que je suis, j'ai oublié de prendre de la poudre!

Il jeta sur son épaule son arme désormais inutile, puis il se remit en marche avec ses

compagnons. — Au bout d'environ dix minutes, ils atteignirent une plate-forme très-étroite, plantée de sapins séculaires et dominée de tous les côtés par des arbres gigantesques.

A peine avaient-ils gagné le milieu de cette plate-forme, qu'on entendit retentir un coup de sifflet. — En même temps dix ou douze hommes s'élancèrent de derrière autant de troncs d'arbes, et nos quatre personnages furent étroitement entourés.

— Ne bougez pas — dit un des assaillants, — n'essayez point une résistance inutile, et il ne vous sera fait aucun mal.

Le corrégidor, son collègue et son secrétaire obéirent passivement à l'ordre qu'ils recevaient.

Juan, seul, faisait de violents efforts pour se dégager des mains des bandits.

On le garrotta. — Quant à ses compagnons plus dociles, on se contenta de leur bander les yeux.

Chacun d'eux fut mis sous la garde de trois coquins, et celui qui paraissait être le chef de la troupe donna le signal du départ.

Après une course longue et aussi rapide que le permettaient les difficultés du terrain, les bandits s'arrêtèrent. — On enleva les bandeaux des prisonniers, qui purent examiner à loisir le lieu dans lequel on les avait amenés.

C'était une haute et vaste salle voûtée qui semblait taillée dans le roc. — Son aspect n'avait rien de sinistre. — Un sable blanc et fin couvrait le sol, — l'air et la lumière arrivaient à flots par de larges ouvertures ; — en revanche, rien n'était sombre et farouche comme les figures des hardis compagnons qui remplissaient cette salle.

— Où sommes-nous et que veut-on de

nous?... — demanda piteusement le corrégidor.

L'un des bandits fit cette réponse :

— Vous êtes au pouvoir de ce Juan *el Demonio* que vous espériez faire pendre, car nous savons parfaitement bien qui vous êtes et ce qui vous amenait dans la montagne. — Vous, messieurs les gens de police, vous faisiez une enquête contre nous... — Toi, Juan Veloso, tu servais de guide à ces honorables seigneurs. Comme des étourneaux, mes maîtres, vous êtes venus vous jeter entre les griffes du

milan, — comme des étourneaux vous y laisserez les plumes de vos ailes !...

— Va-t-on nous égorger? — balbutia Pérès, dont la figure était devenue verdâtre.

— Je ne sais pas, — répliqua le bandit.

— Est-ce l'illustrissime Juan *el Demonio* qui me fait l'honneur de nous adresser la parole?...

— Non, ce n'est pas *el Demonio* qui vous parle... mais il vous entend.

Juan continuait à faire retentir la voûte de ses plaintes et de ses lamentations. — Il invoquait Dieu le Père, — Dieu le Fils, — Dieu le Saint-Esprit, — la bienheureuse vierge Marie, — saint Jean l'évangéliste, son patron vénéré, et tous les saints du calendrier.

— Enfin, — demanda de nouveau Pérès, — quelles sont, à notre égard, les intentions de votre très-honorable capitaine ?

— Vous allez le savoir. — Notre honorable

capitaine, ainsi que l'appellent très-judicieusement vos seigneuries, n'est rien moins que cruel; — il est tout à fait sans exemple qu'il ait tué ou fait tuer qui que ce soit quand il n'était point de son intérêt d'en agir ainsi. — Or, je ne crois pas que votre mort puisse lui devenir profitable.

Pérès et ses compagnons respirèrent plus librement. — L'orateur ajouta :

— A moins, cependant, que vous ne la rendiez nécessaire. — Tout dépendra de vous.

— Que faut-il faire? demanda le corrégidor devenu pâle.

— Est-ce mettre à trop haut prix les trois vies précieuses de vos trois seigneuries que de les estimer trois cents écus d'or, et trente écus pareils la chétive existence de ce posadero de malheur?

— Trois cents écus d'or! — s'écrièrent à la fois Pèrès, Esteban et Gil. — C'est trop! c'est beaucoup trop!...

— Vos Excellences sont modestes outre me-

sure et ne se rendent point justice, répliqua le bandit avec ironie. — Nous qui savons plus équitablement apprécier leur haute valeur, nous pouvons leur affirmer qu'elles ne sortiront point d'ici à moins de trois cents écus d'or bien complets. — Notre capitaine, *el Demonio*, est parfaitement résolu à ne pas rabattre un seul maravédis de la somme demandée.

— Eh bien, — dit le corrégidor d'un ton piteux, — laissez-nous partir, et, puisqu'il le faut absolument, nous vous rapporterons cet argent...

Le bandit tira de ses lèvres une sorte de

sifflement moqueur et prolongé; puis il ajouta :

— Votre seigneurie se moque de nous fort agréablement.

— Mais... — voulut dire le corrégidor.

— Vénérable corrégidor, — interrompit le bandit, — vous savez aussi bien que nous qu'une fois que vous seriez partis nous ne vous reverrions jamais !...

— Nous vous donnerons notre parole d'honneur...

— Dont nous faisons, sans contredit, tout le cas qu'elle mérite... — Mais nous avons la faiblesse de lui préférer de l'argent comptant...

Le bandit se mit à rire, et tous ses compagnons l'imitèrent. — Il ajouta d'un ton plus sérieux :

— D'ailleurs, avec des hidalgos de notre es-

pèce, la parole n'engage pas, — tout le monde sait cela.

— Mais alors, — balbutia Pérès, — comment donc faire?

— Rien n'est plus simple... — Le digne porte-plume que voilà, — et le bandit désigna Gil qui tremblait comme la feuille du bouleau, — le digne porte-plume a sur lui un arsenal d'encre, de papier, etc... — Ne fallait-il pas prendre des notes à notre endroit?... — Il va, sous ma dictée, écrire quelques lignes que nous nous chargerons de faire parvenir à leur adresse...

— Ecris, Gil... — dit le corrégidor tristement.

Esteban se taisait, — il semblait anéanti et comme pétrifié.

Le malheureux secrétaire se mit en devoir d'obéir, et le bandit dicta ce qui suit :

« Nous, soussignés... » — Les noms de vos seigneuries, s'il vous plaît ?

Les trois victimes répondirent successivement.

— Fort bien, je continue ;

« Nous, soussignés, Pérès Garcia, Esteban Gallina, Gil Babledo, qui signons la présente lettre, prions toute notre famille, — parents proches et éloignés, — pères, — mères, — sœurs, femmes, — enfants, — oncles, — tantes, — cousins et cousines à tous les degrés, et aussi nos amis, si nous en avons de véritables, de réunir la somme de *trois cents écus d'or*, et de la remettre, sans tarder, aux mains du porteur

de cette lettre; faute de laquelle somme, nous serions pendus dans les trois jours. En foi de quoi nous signons, et prions Dieu qu'il ait en sa sainte et bonne garde tous ceux qui viendront à notre secours. »

Gil répéta les derniers mots.

— Maintenant, signez, — fit le bandit.

— Un instant, mes bons seigneurs, — un instant, au nom du ciel! — s'écria Juan, qui jusqu'alors n'avait point parlé.

— Que veux-tu ?

— Vous avez prétendu, tout à l'heure, exiger pour ma rançon une somme de trente écus d'or.

— Sans doute.

— La valeur de tout ce que je possède est loin d'atteindre ce chiffre.

— Ça ne nous regarde pas. — Tu payeras ou tu seras pendu.

— Hélas ! si je suis tombé entre vos mains, n'est-ce pas parce que je servais de guide à ces dignes seigneurs, et n'est-il pas juste que ces dignes seigneurs supportent la perte qu'ils m'occasionnent ?

— Cela me paraît juste, en effet, — répliqua le bandit.

Et il ajouta en s'adressant à Gil :

— Reprenez la plume et continuez à écrire, seigneur garde-notes.

Puis il dicta cette phrase additionnelle :

« Il conviendra de joindre trente écus d'or à la somme des trois cents déjà demandés. »

— Oh ! — fit Esteban.

— Je ne signerai pas, — s'écria Pérès.

Le bandit se tourna vers l'un des hommes et lui dit :

— Prépare les potences, leurs seigneuries veulent en essayer.

Ces quelques mots furent magiques... — Le corrégidor se précipita sur la plume et signa. — Esteban et Gil suivirent avec empressement son exemple.

— Je savais bien que vous entendriez raison! — fit alors le bandit. — Maintenant nous allons bander de nouveau les yeux du seigneur porte-plume et de Juan le Posadero, — nous reconduirons ces braves gens à l'endroit où nous les avons pris; — ils iront en grande

hâte à Fiscal chercher l'argent, et, comme avant toute chose il faut être juste, nous leur donnerons trois jours pour le rapporter. — Aussitôt revenus, ils viendront déposer la somme au *Rocher du Vautour*. — Toi, Juan, qui es du pays, tu connais l'endroit, et c'est là que sera opéré l'échange des prisonniers contre les écus d'or. — Maintenant, faites bien attention à ceci : c'est que si vous ne revenez pas seuls, — si vous êtes accompagnés ou suivis par les alguazils, — si enfin vous méditez une trahison quelconque, non seulement notre vengeance vous atteindra partout, mais encore, au moindre soupçon, deux de nos balles changeront de place et quitteront les canons de nos carabines pour aller se loger dans les crânes de leurs seigneuries... — Vous voici prévenus, partez et faites diligence !

Et, tandis qu'on bandait avec une extrême précaution les yeux de Juan et de Gil, le bandit se mit à chanter, d'une voix charmante de ténor, une canzonette italienne :

Thérésa n'avait pas seize ans,
Elle était rose, elle était blanche;
Ses cheveux noirs et ruisselants
Descendaient plus bas que sa hanche !...
Mieux que Rosine ou que Marton,
Elle aurait su damner un moine,
Et même subjuguer, dit-on,
Le chaste cœur de Saint-Antoine...

Elle était fille d'un pêcheur ;
Et n'avait pour toute fortune
Que son bateau sur la lagune.
Et ses seize ans, et sa fraîcheur.

Le doge aurait fait comme un cierge
Brûler son pont du Rialo
Pour trouver seule en son bateau
Par quelque beau soir, cette vierge !...

Mais Thérésa voulait rester
Aussi pure que la madone...
Elle aimait à se répéter
Que la vertu vaut la couronne !....
Propos tendres, coups d'œil brûlants,
Elle se disait ; que m'importe ?....
Et laissait compter aux galants
Tous les soirs les clous de sa porte !....

Qu'est-elle devenue ? hélas !
Fut-elle constamment sévère ?....
Allons, mon hôte, je suis las,
Versez-moi du vin dans mon verre !....

De cotillons et de corsets !....
— Le diable remplit sa chaudière
Un jour que passaient des Français,
Thérésa se fit vivandière !

Cependant on reconduisit le secrétaire et le posadero jusqu'à l'endroit néfaste d'où avait été tiré ce malencontreux coup de fusil, qui sans doute était venu donner l'éveil aux bandits. — Là on les abandonna à eux-mêmes, et en peu de temps ils furent de retour à la posada de Juan où ils prirent les mulets qui, la veille, avaient amené Pérès, Esteban et Gil.

La frayeur, — dit-on, — donne des ailes. Dès le lendemain matin, les deux envoyés

étaient à Fiscal ; — le soir, les trois cent trente écus d'or se trouvaient complétés. — Le troisième jour, on opérait, au rocher du Vautour, l'échange de Pérès et d'Esteban contre la somme convenue.

— Ah ! — s'écria le gros homme quand il se vit en liberté, — je n'aurai ni repos ni contentement que cette troupe maudite ne soit exterminée et que ce misérable *el Demonio* ne soit pendu !

— Je vous approuve fort ! — répondit Juan avec gravité.

§

Pendant les trois jours de leur résidence for-

cée au milieu des bandits, Pérès et Esteban, quoique surveillés d'excessivement près, avaient été traités, sinon avec égards, du moins avec humanité. — On ne les laissait manquer de rien, et leur vie n'avait pas été menacée une seule fois, même en paroles.

Ils n'avaient point d'ailleurs entrevu le visage d'*el Demonio*, de ce fantastique capitaine, auquel la rumeur publique attribuait une apparence étrange, une tête noire et monstrueuse.

Cette captivité, malgré sa douceur relative, et surtout l'impôt forcé et excessif exigé par la

toute puissante volonté des bandits, avaient exaspéré le corrégidor, son collègue et son greffier. — Se venger d'*el Demonio* était devenu pour eux une question d'amour-propre, une affaire d'intérêt personnel ; — Ils y pensaient sans cesse ; — ils en parlaient le jour ; — ils en rêvaient la nuit.

Aussi, un beau soir, — huit jours à peine après leur départ, — on vit revenir les trois hommes à la posada de Juan et de Rosita ; — mais cette fois ils n'étaient plus seuls.

Leur imposante escorte se composait du capitaine de police et de trente soldats, — Ce

nombre était plus que suffisant, puisque Pérès et Esteban avaient eu tout le temps de s'assurer qu'*el Demonio* ne comptait guère que quatorze ou quinze hildagos de grand chemin sous ses ordres.

Une heure à peine après l'arrivée des gens de police et de leur détachement, on apprit à la posada que deux voyageurs venaient d'être dévalisés dans la montagne ; — mais, plus heureux que le corrégidor, ils avaient pu voir, à la tête des assaillants, le visage de nègre d'*el Demonio*.

— Ah ! — s'ércia Juan avec conviction. —

Dieu bénira vos seigneuries pour la bonne idée qu'elles ont eue de revenir avec ces braves gens !... — Le pays entier conservera à vos seigneuries une reconnaissance sans égale, si elles viennent à bout de le débarrasser de ce démon à forme humaine !... — Tâchez seulement de le prendre tout vivant. — J'ai dans ma maison un joli petit endroit que l'on dirait fait exprès, et où vous pourrez l'enfermer aussi sûrement que dans le meilleur cachot des prisons de Sarragosse ; ce qui vous donnera le temps de vous reposer après votre triomphe !... — Que vos seigneuries viennent voir cet endroit, elles en seront contentes et ça leur portera bonheur.

— Allons, — répondit le corrégidor.

Juan le conduisit, ainsi qu'Esteban, au joli cachot tant vanté.

Il n'y avait point eu d'exagération dans ses éloges légitimes. — Ce cachot était un joli petit caveau voûté, — fort sombre, — taillé dans le roc, et sans autre issue apparente qu'une porte massive solidement verrouillée en dehors.

— En vérité! — s'écria Pérès tout réjoui, — ceci fait merveilleusement notre affaire!... — Maintenant il ne s'agit plus que de tenir le bandit... — Nous commencerons demain la chasse, et si le coquin nous échappe il faudra qu'il soit le diable en personne.

— Ce n'est pas pour rien qu'on le nomme *el Demonio*... — murmura Juan.

— Nous verrons..... nous verrons..... — reprit le corrégidor en se frottant les mains.

Une heure après le souper, et au moment où l'obscurité se faisait, un caillou venu on ne sait d'où tomba sur la plate-forme aux pieds de Pérès. — Ce caillou était enveloppé dans un billet.

Le corrégidor ramassa le billet, le déploya et lut ce qui suit :

« *Cette fois, vos seigneuries ne seront point rançonnées, — elles seront pendues!...*

« El Demonio. »

Les rubis du nez de Pérès pâlirent. — Esteban passa du jaune au vert et du vert au bistre. — Gil se prit à trembler plus fort que les moribonds consumés par la fièvre dans les marais Pontins.

Cependant ils se rassurèrent peu à peu, et

n'en persévérèrent pas moins dans leur premier projet.

Les soldats, trop nombreux pour trouver place dans la posada, allumèrent du feu et campèrent sur la plate-forme. — Leurs armes toutes chargées furent déposées dans une pièce intérieure, de crainte que l'humidité de la nuit n'altérât la poudre de leurs amorces. Juan mit dans sa poche la clef de cette porte et il répondit de tout.

Le lendemain, ainsi que l'avait dit Pérès, la chasse commença. — Des battues furent faites dans la montagne, mais elle ne produisirent d'abord aucun résultat. — On ne trouva

ni la trace des bandits, ni celle de la caverne dans laquelle le corrégidor et ses compagnons avaient été retenus prisonniers.

Vers le milieu de la journée, on fit halte afin que les soldats pussent se reposer et prendre un peu de nourriture... — L'endroit choisi pour cette halte fut précisément cette même plate-forme plantée d'arbres et entourée de rochers, où les gens de police avaient été précédemment surpris par les bandits ; — mais, cette fois, toutes les précautions étaient prises, personne n'avait quitté son mousquet, et les sentinelles, l'arme au bras, veillaient dans l'intérêt de la sûreté générale.

Ce qui n'empêcha point qu'à un moment

donné on vit surgir comme autant de fantômes, derrière les troncs d'arbres, les hommes d'*el Demonio*, et le bandit lui-même reconnaissable à son visage noir comme du charbon.

Les soldats s'élancèrent sur leurs mousquets.

— Rendez-vous, — dit *el Demonio* d'une voix calme, — livrez-nous Pérès, Esteban et Gil ; non seulement il ne vous sera fait aucun mal, mais encore vous pourrez vous retirer immédiatement où bon vous semblera.

— Feu ! — cria le capitaine pour toute réponse.

Trente coups de mousquets retentirent à la fois. — Pas un des hommes d'*el Demonio* ne tomba ; — le bandit lui-même resta debout et immobile, les bras croisés sur sa poitrine et la lèvre dédaigneuse sous la teinte sombre qui la couvrait.

— Feu ! — dit-il à son tour.

Les bandits étaient quatorze. — Quatorze soldats tombèrent. — Les autres, croyant à une sorcellerie manifeste, s'apprêtaient à lâ-

cher pied quand soudain la scène changea.

Pérès venait de tirer de sa poitrine un long pistolet qu'il y tenait caché.

— Nous verrons bien si tu es un démon, — murmura-t-il, — j'ai fait bénir ma balle !

Et il déchargea son arme sur le bandit, qui battit l'air de ses deux bras et roula sans connaissance sur le sol. — La balle lui avait traversé l'épaule.

Ses hommes, convaincus qu'il était mort, se débandèrent et s'enfuirent de tous les côtés à

travers les broussailles et au milieu des rochers.

— Ne perdons pas une minute, — dit alors Pérès en désignant le corps inanimé d'*el Demonio*. — Vite... vite... regagnons la posada et emportons avec nous le cadavre, car, si nous le laissions ici, le maudit ressusciterait!.. A coup sûr, le diable était dans sa peau, puisque, pour l'abattre, il n'a fallu rien moins que la balle d'argent bénite de mon pistolet !...

On s'empressa d'obéir aux ordres du corrégidor.

Il faisait presque nuit lorsque la troupe décimée, mais victorieuse, arriva à la posada.

Chemin faisant, *el Demonio*, rudement secoué par les soldats qui le portaient sur un grossier brancard, avait repris connaissance.

Pérès essaya de l'interroger ; mais il lui fut impossible de tirer un seul mot de lui.

On remit donc au lendemain le soin de le faire parler, et, sans même se donner la peine de panser sa blessure, on l'enferma dans le caveau dont nous avons parlé et l'on mit à la porte un piquet de six hommes.

Pérès s'enquit de Juan. — Rosita répondit que son mari était parti dans l'après-midi pour Brota, et qu'il ne rentrerait que bien avant dans la nuit. — Le corrégidor alla se coucher.

Le lendemain matin on ouvrit le cachot. — Le prisonnier ne s'y trouvait plus! — Et cependant les sentinelles avaient fait bonne garde!...

Juan n'était pas rentré. — Rosita et son enfant avaient quitté la posada. — Tout cela dépassait les limites de l'étrange pour attein-

dre celles de l'invraisemblable!... Pérès et Esteban devenaient à moitié fous de dépit et de colère.

Leurs chagrins et leurs soucis furent d'ailleurs de courte durée. — La nuit suivante, une main mystérieuse et qui resta toujours inconnue mettait le feu à la posada, et le toit embrasé écrasait sous ses débris fumants l'infortuné corrégidor et ses deux compagnons.

Quant à Juan *el Demonio*, — ou Juan le posadero, si l'on veut, car nos lecteurs ont déjà deviné l'identité des deux personnages, — il agrandit encore sa terrible renommée, et mourut quinze ans après, des suites d'un coup d

carabine, laissant un fils digne de lui succéder dans le commandement des hidalgos de la montagne.

§

Et voilà quelle fut l'histoire racontée en face des ruines de la posada, par le zouave Jean Laterrade à votre très-humble serviteur.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

Sceaux. —Imp. de E. Dépée.

